

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Dronot (9^e), Paris

Sommaire

GROSCLAUDE.....	Souvenirs africains
SONIA.....	Petits cahiers
DE LA MARCK.....	d'une étrangère
JEAN JULIEN.....	Les débuts
P. MAUMUS.....	de Lamarck
ANDRÉ BEAUNIER.....	Mick
DUPONT-FERRIER.....	Nouvelle inédite
GERMAIN BAPST.....	Le Songe de César
A. B.....	Poésie inédite
LÉON BLUM.....	Eloges
MARTINE RÉMUSAT.....	Ivan le Terrible
FRÉDÉRIC LOLLÉE.....	et son temps
	La bataille
	de Magenta
	A travers les Reves
	Nouvelles conversations
	de Gœthe avec Eckermann
	La chorégraphie française
	en Danemark
	« Le duc de Monny et la société russe sous le second Empire »
	Le livre du jour

Page Musicale

ANDRÉ GEDALGE..... Si mon amour était la rose...

Souvenirs africains

A l'occasion d'une grande kermesse de charité franco-britannique qui, sous le haut patronage de S. M. la Reine d'Angleterre, ouvrira ses portes mercredi prochain dans l'enceinte de Shepherd's Bush, à Londres, le Comité publie un album-souvenir remarquable, qui contient des contributions de nombreux artistes et écrivains anglais et français, parmi lesquels Marie Corelli, Edmund Gosse, Lewis Parker, Austin Dobson, John Hassall, sir Philip, Burne-Jones, von Herkomer, Tom Browne, John Colliers, Jacques Blanche, E. Dettelle, Pierre Loti, Jean Carrière, de Losques, Villemot, René Puaux, Webb, etc. Notre spirituel collaborateur Grosclaude adresse au comité cette charmante fantaisie.

On a vaguement l'idée que M. Roosevelt se livre en ce moment aux plaisirs de la chasse dans l'Afrique Equatoriale; mais les faits et gestes de cet homme réservé sont enveloppés d'une telle discrétion qu'on ne sait rien de précis; s'il faut en croire les quelques millions de privilégiés qui sont minutieusement tenus au courant des détails de son incognito, l'ancien président des Etats-Unis se consacrerait jusqu'à nouvel ordre à la poursuite des bêtes féroces de l'Ouganda. Il a toujours aimé s'attaquer au gros gibier, sur lequel on l'a vu tirer avec acharnement, parfois sans s'inquiéter suffisamment des richesses de ses coupes de fusil; il ne serait donc pas surprenant que le véritable objet de ce voyage fût une lutte à mort contre le trust des éléphants, constitué en vue de déterminer la hausse des boules de billard.

M. Roosevelt paraît être accompagné du grand africain Selous, le roi des chasseurs, qui en est à son trente-et-unième lion, mais seulement à son premier président de République.

Ce Selous, dont le Royaume-Uni peut à bon droit s'enorgueillir, est un admirable spécimen de l'homme d'action; il a passé trente-cinq années de sa vie dans l'Afrique Equatoriale, menant avec un sang-froid imperturbable la vie des grandes aventures, parmi les lions, les éléphants, les rhinocéros, les buffles, les serpents, les mouches tsé-tsé et les peuplades guerrières, affrontant tous les périls, survivant à tous les fléaux, infatigable pionnier, toujours chassant ou guerroyant et ouvrant droit devant lui son passage, que suit aujourd'hui dans plus d'une région du Mashonaland, du Matabélé et du Mozambique, la grande route où déjà la trenté-chevaux remplace le dix-huit bœufs de naguère; et tout cela est relaté dans des livres d'une émouvante simplicité, rehaussés encore dans son plus récent volume *African Nature* par les arabesques d'une caracolante préface de Théodore Roosevelt.

De tout ce qui m'émervaille dans la carrière de Selous — à laquelle nous sommes fiers, nous autres Français, d'offrir en parallèle l'œuvre de notre vaillant compatriote et mon ami regretté Edouard Foa — rien ne me paraît aussi admirable qu'un mot qui résume une existence et dont s'illumine un caractère; je l'ai relevé naguère dans la revue *Travel and Exploration*, où le grand voyageur formulait quelques préceptes sur la manière de traiter les indigènes.

« Il y a, disait-il, deux règles essentielles dont il ne faut pas se départir, si l'on veut obtenir le dévouement d'un Africain: en premier lieu, ne jamais manquer à une promesse qu'on lui a faite, si petite soit-elle; en second lieu, ne jamais l'engager dans un péril qu'on ne partage pas avec lui, notamment à la chasse. Somme toute, concluait Selous, l'important est de se conduire avec lui « comme un gentleman ».

Si jamais on élève une statue à Selous, je propose de graver ces derniers mots sur le socle et de faire assister à l'inauguration un grand nombre de « messieurs » de l'Afrique du Sud... et d'ailleurs.

Un des épisodes les plus étonnants d'*African Nature*, c'est le récit des exploits de ce lion — également célébré dans *The man-eater of Tsavo* — qui, durant de longs mois, décima le personnel

employé à la construction du chemin de fer du lac Victoria Nyanza. Contre toute vraisemblance, ce lion s'introduisit un soir dans le sleeping où travaillaient un des chefs de service — il s'appela Ryall — le prit à pleine gueule par la tête, sans s'occuper des deux autres Européens qui travaillaient auprès de lui, le chargea sur son épaule, comme fait un loup d'un mouton, et se coula par l'ouverture, relativement étroite, du carreau de la portière avec son humaine proie, qu'il s'en fut dévorer à moins d'un mille de là et dont on ne retrouva que la carcasse au petit jour.

L'anecdote est d'une exactitude rigoureuse; la ligne du Nyanza est aujourd'hui en pleine exploitation et aucune de ses stations ne porte le nom de Tarascon; c'est néanmoins par cette voie que M. Roosevelt a jugé convenable de faire son entrée en Afrique. Les lenteurs du trajet sont agrémentées par le spectacle des antilopes de toutes espèces, des buffalos, des hippopotames et des grands fauves qui s'approchent encore assez fréquemment des trains en marche, d'où parfois même on aperçoit de lointaines girafes. Horrible détail: le plus funeste effet de la présence du roi des animaux dans les parages de cette ligne a été de permettre à des gens qui ne respectent rien de l'appeler — par une coupable assimilation avec l'une de nos grandes Compagnies françaises — le chemin de fer de lions.

Je me proposais de visiter cette région au retour de mon dernier voyage en Afrique du Sud; malheureusement, le temps m'a manqué. Pour ce qui est du Transvaal et de la Rhodésie, mes promesses y ont été moins dramatiques que celles dont le compagnon de Selous nous fait espérer le récit: ma seule rencontre avec un lion date des premiers temps de mon séjour au pays de l'or. Vaut-elle la peine d'être racontée?

Je me promenais aux environs de Johannesburg, d'où je croyais savoir que les grands fauves s'étaient éloignés depuis des années. Accompagné d'un ami, nouveau venu comme moi, je traversais, pour regagner la ville à la tombée de la nuit, une manière de forêt d'eucalyptus qu'on nomme « la plantation », lorsque tout à coup nous entendîmes à peu de distance, à travers les arbres, des rugissements formidables. Il n'y avait pas à s'y tromper. Nous nous regardâmes, frappés de stupeur.

— Un lion, ici?... fit mon compagnon.
— A moins de supposer que ce soit un verre de lampe dans lequel on soufflé avec insistance?

Cette hypothèse étant peu vraisemblable au sein de la solitude enténébrée qui nous enveloppait, nous pressâmes le pas, suivis — de loin, heureusement — par l'éclatante rumeur qui ne discontinuait point. Une demi-heure plus tard nous parvenîmes à l'entrée de la ville, où stationnait un tram électrique dont le waltman nous accueillit sans aucune apparence d'émotion.

— Vous n'entendez pas ces rugissements? fîmes-nous, surpris de sa quiétude.
— Comment ne les entendrais-je point!

— Alors, c'est vraiment un lion?
— N'en doutez pas.
— Mais comment se peut-il?...
— Vous êtes probablement les seuls à ne pas savoir qu'il y a un lion dans ces bois et qu'il rugit désespérément quand vient la nuit.

— Si près des habitations?
— On l'entend des premières maisons de la ville... Vous ne courez d'ailleurs aucun danger; il y a déjà longtemps qu'on lui a donné son quartier de viande. Il n'en fallut pas davantage pour nous révéler que la ville de Johannesburg possédait un jardin zoologique et que, par une attention délicate, on l'a installé parmi les eucalyptus, dans les conditions les plus favorables à l'hygiène de ses pensionnaires... Quelle humiliation!... Notre aventure se réduisait aux proportions de la farce célèbre: « Ne tremblez pas, Mesdames et Messieurs! l'animal vient de recevoir sa nourriture quotidienne... et d'ailleurs il est empaillé! »

Malgré tout le plaisir que j'avais à faire un récit palpitant de mes passes d'armes avec des rhinocéros et autres quidams dénués de sociabilité, je dois à la vérité de constater que, durant mon dernier voyage en Afrique du Sud, je n'ai pas tiré un seul coup de fusil.

Les chasses les plus amusantes que j'ai faites autrefois avaient pour objectif le zébu sauvage ou bœuf à bosse, qui abondait à Madagascar dans les premiers temps de l'occupation française, et le crocodile, qui pullule dans cette contrée, sillonnée de rivières innombrables. Il y a à une race de sauriens plus féroce et plus agressive que celles que se rencontrent dans les autres pays d'Afrique, le *crocodile robustus*, dont la promiscuité était assez désagréable pour des gens obligés, comme nous l'étions alors, faute de ponts et même de pirogues, de passer les cours d'eau à gué, quelquefois même à la nage.

Ma petite expédition passa, de ce fait, par plus d'un *narrow escape*; au passage d'un petit cours d'eau à peine plus large que le trottoir de Piccadilly, l'un de mes porteurs, sur lequel je m'appuyais pour me maintenir en équilibre, eut la cuisse broyée sous l'eau par une de ces bêtes fabuleuses, dont l'aspect évoque le souvenir des temps préhistoriques.

La chasse au crocodile est un des rares divertissements cynégétiques qui ne pœnt exciter que l'admiration s'offrir à Madagascar, où il n'y a pas de grands fauves.

Malheureusement, je n'ai jamais eu personnellement la bonne fortune de la voir pratiquer selon le procédé qui permet à certains indigènes audacieux de capturer vivantes ces vilaines bêtes. Cela m'a été souvent raconté par des gens ayant l'expérience du pays, et je l'ai maintes fois répété, sans jamais espérer qu'on me croirait sur parole.

Un indigène s'embusqua au bord d'une rivière, derrière un rocher, sur lequel il fit asseoir son enfant. Bientôt apparut un caïman qui plongea, repartit, replongea, en s'approchant insensiblement du petit être; enfin le monstre sort lentement de l'eau, prêt à se précipiter sur cette proie délicate; à cet instant l'indigène se précipite, armé d'une pièce de bois de fer en forme de T, dont les deux jambages supérieurs sont taillés en pointe aiguë, et l'enfonça avec dextérité dans la gueule béante de l'animal. Le crocodile affolé plonge bientôt, tel un poisson ferré par l'hameçon, emportant avec lui le T, relié à un arbre du rivage par une longue et forte corde, qui se dévide comme une ligne durant ses violents ébats; finalement, le pêcheur, assisté de quelques compagnons venus à son aide, hâle la grosse pièce et l'amarré au rocher — tandis que l'enfant qui a servi d'appât à cette capture émouvante grignole sans émotion les bananes qu'on lui a données pour le tenir tranquille.

Un voyageur rapporte qu'indigné au spectacle d'un père en usage de la sorte avec sa progéniture, il crut lui devoir adresser quelques reproches; tout au moins, lui demandait-il en manière de concession: « pourquoi ne pas employer dans le même but un petit agneau ou un cochon de lait? »

« Crocodile aime mieux petit garçon! » répondit le malgache avec toute la sérénité d'un pêcheur à la ligne attestant la supériorité de telle ou telle mouche pour la capture du barbillon.

On ne rencontre pas de serpents venimeux à Madagascar, mais ils abondent dans certaines régions de l'Afrique du Sud, où ils se montrent d'une familiarité qui frise l'indiscrétion: notre consul général au Transvaal découvrit une après-midi sous le canapé de son salon de Pretoria un cobra qui sommeillait. Que faire sous un canapé « à moins que l'on n'y dorme? » dit à peu de chose près notre bon La Fontaine.

Le plus redouté des reptiles sud-africains est le black-mamba, que Sir Percy Fitzpatrick, dans son délicieux *Book of the Bushveld* appelle *the most wantonly vicious of the deadly snakes*. Durant mon séjour à Durban, un membre influent du parlement du Natal fut mordu par un de ces serpents, en cueillant une fleur dans le jardin de sa maison de ville; sa vie fut en danger pendant une semaine; je parle de la vie du député, car l'imprudent animal qui — sans soupçonner le risque auquel il s'exposait — avait mordu l'homme politique, se tira d'affaire plus heureusement que l'agresseur du venimeux critique Fréron, d'après l'épigramme de Voltaire:

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que croyez-vous qu'il arriva?
— Ce fut le serpent qui creva.

Pour ma part, je n'ai pas trouvé de serpents dans mon jardin, ni sous mon canapé, ni même dans mes boîtes, comme cela arriva un jour à Lord Methuen, et je ne me suis jamais rencontré de trop près avec des animaux nuisibles (à l'exception des courtiers en mines d'or). Savez-vous qu'une des bêtes les plus féroces (après ceux-ci) de l'Afrique du Sud, c'est l'autruche, si débonnaire en apparence? Dans de certaines dispositions d'esprit, ce volatile se montre incroyablement ombrageux; un rapport consulaire publié cette année même dans notre *Moniteur du Commerce Extérieur*, le constate officiellement.

L'attaque de cet oiseau, surtout au moment qui précède ou suit la ponte, a fait de nombreuses victimes humaines. Il faut être très familiarisé avec la manœuvre de la fourche de bois, qui sert à le tenir en respect, pour sortir indemne de ses charges furieuses. Une autre manière d'échapper à sa fureur est de se jeter à plat ventre sur le sol et d'attendre dans cette posture que l'animal, lassé de vous piétiner, s'éloigne pour vous permettre de vous relever. Je regrette d'ajouter que, fréquemment, après avoir foulé aux pieds son adversaire, l'autruche s'assied triomphalement sur le corps de celui-ci; cette situation humiliante pour la dignité d'un homme du monde peut se prolonger assez longtemps, ce qui tient sans doute à ce que l'autruche mâle couve ses petits autant que le fait sa compagne et montre un goût déterminé pour cette occupation sédentaire.

Je relève à ce sujet dans un ouvrage spécial plein de détails techniques d'une consciencieuse précision que « la durée du temps pendant lequel une autruche peut demeurer assise sur le corps d'un homme n'a jamais été déterminée scientifiquement ».

En raison de ce doute inquiétant, j'ai toujours fait preuve d'une grande réserve dans mes relations avec les autruches, ainsi qu'avec les autres sommités du monde animal dont le caractère m'était signalé comme peu accueillant; grâce à cette ligne de conduite, j'ai eu la bonne fortune de passer quelques mois dans l'Afrique du Sud sans être dévoré par un lion, éventré par un rhinocéros, projeté dans les airs par un buffle, piétiné par un éléphant, piqué par une mamba, grignoté par un crocodile, couvé par une autruche, ni plumé par un broker.

C'est une des raisons qui m'ont fait renoncer à la publication du grand ouvrage d'aventures sur le succès duquel j'avais fondé les plus grandes espérances; le

lecteur s'en consolera avec le prochain volume de M. Roosevelt, sous la présidence duquel tous les grands fauves de l'Afrique Centrale sont actuellement réunis en un meeting monstre.

Ainsi s'explique le carnage dont la rumeur nous arrive; sans compter que, le président ayant pris soin d'emmenner son petit garçon, ce sera pour lui un jeu de capturer des crocodiles par le procédé malgache.

Petits cahiers d'une étrangère

J'étais un débutant en littérature étaler tout à l'heure, chez nous, les opinions les plus hardies sur la littérature, la politique et la morale. Mon vieil oncle Serge ne bronchait pas; même, il souriait, et l'audace de théories dont je sais qu'il a horreur et le ton pressant dont elles étaient soutenues semblaient l'amuser beaucoup. Quand notre visiteur se fut retiré:

— Que pensez-vous de tout cela? demandai-je à mon oncle Serge.

Il haussa doucement les épaules: « Je pense, dit-il, que ce jeune homme ne soupçonne pas à quel point je me suis diverti, sans rien dire, à ses dépens. » Car il existe pour les vieillards une façon si simple de se venger des dédards de certains « jeunes » leur témérité... C'est d'imaginer ces jeunes plus vieux de trente ans; de regarder sur leurs gentilles figures la place où il y aura bientôt des rides, et sur leurs crânes chevelus la place où il n'y aura bientôt plus de cheveux; de songer au temps — si proche! — où ce sera le tour de ces précurseurs d'on ne sait quel d'inspiration à d'autres jeunes un peu plus profonds. Car on finit toujours par être la « ganache » de quelqu'un...

A table, hier, on parlait d'un écrivain dont l'esprit a beaucoup vieilli, mais dont la renommée résiste au temps. Quelqu'un dit: « C'est un chagrin. Il tient dans sa réputation comme dans une armure... »

On parle de Lucien, d'un beau geste de fermeté, d'une laide, autrefois, et on plaint cet homme.

— De quoi le plaingez-vous? dit un ami rose. Lucien a prêté la disgrâce à la douleur de s'humilier. Il a donné à sa conscience une joie qu'elle réclamait et il s'en est allé jusqu'à la fin de sa vie. Or, toutes les joies se paient; les moins satisfaisantes coûtent quelque chose, et il serait trop injuste, vraiment, que le plaisir considérable de penser toutes les minutes: « Je suis un héros » fût si gratuit...

Une des raisons qui m'ont fait aimer mon mari, c'est que j'ai senti dans sa volonté une force qui soutenait, dirigeait ma vie. Et il est possible que j'eusse su vouloir à sa place, si lui n'avait pas su. Mais c'est été aux dépens de mon amour. Nous pouvions être les amis de ce qui est faible; nous ne sommes les amantes que de ce qui est fort; plus fort que nous: — de ce qui nous domine par l'énergie, par la vertu, par le vice, par la passion, par l'indifférence... par n'importe quoi.

(Une amie me dit qu'on peut être heureux sans amour, et qu'il y a une félicité possible à côté du mariage; mais elle me dit qu'on n'est pas marié, c'est de l'amant-mari, qui vous mène. Chacun son goût. J'aime mieux être menée.)

Ma cousine Wanda a un grand fils qui rit, depuis quelques mois, l'excessive sévérité de son père. Ça ne va pas. L'enfant boude, réplique avec aigreur aux reproches qu'on lui fait. Wanda me confie:

— Je sens que c'est lui qui a raison. Nous l'élevons mal, parce que nous l'élevons trop. Nous n'avons pas su le voir grandir; et tu vois comme c'est difficile de consentir à s'apercevoir qu'un gamin qu'on a créé devient un homme... et comme c'est douloureux, de temps en temps!

Dans une comédie d'Eugène Manuel, *Les Ouvriers*, j'ai lu ce vers:

Tout homme qui sait lire est un homme sauvé. Tout de ce qu'il lit, mais il paraît qu'en 1870 on ne se embarrassait pas de telles nuances, et que ce vers était plusieurs fois par semaine, à la Comédie-Française, acclamé par des hommes très intelligents...

Nous éprouvons, en même temps qu'une juste inquiétude, un peu d'orgueil à sentir l'homme que nous aimons désirer par d'autres femmes. C'est comme au voir grandir, et tu vois comme c'est difficile de consentir à s'apercevoir qu'un gamin qu'on a créé devient un homme... et comme c'est douloureux, de temps en temps!

— Fidélité peu méritoire, disait-elle en riant; si vous savez combien les femmes le laissent tranquille...

Et elle ajoutait: « C'en est blessant pour moi. »

Frantz vient de prendre un secrétaire:

— J'hésitais, me dit-il, entre deux jeunes gens. L'un montrait une grande affabilité de manières. L'autre avait l'air un peu insolent. J'en ai conclu qu'il était timide. Il m'a fait de la peine, et je l'ai choisi.

Sur la table que recouvre un tapis noir bordé de blanc, plusieurs cahiers sont posés, vers lesquels Roger se précipite. L'histoire de la présente un crayon, et Roger s'inscrira le plus libéralement qu'il peut. Puis il monte à l'appartement où se tient « la famille »; défile, salue, et redescend. Il serre des mains dans l'escalier; il en serre d'autres, sur le trottoir. On le voit aller de groupe en groupe, sourire à des femmes, chuchoter à la fois et à des choses qui ont l'air d'être confidentielles. Il ne connaissait pas le défunt. Mais le défunt est un homme considérable aux obsèques de qui Roger veut avoir été vu; et il n'est guère, en effet, de « grand enterrement » où l'on ne voie Roger apparaître, l'air pressé et contrit, saluer, serrer des mains, s'agiter avec discrétion... Cela lui prend une heure à peine, toutes les fois; mais c'est du temps bien employé. A force de mêler sa signature à celles d'hommes importants dans la politique ou dans les lettres, et de se montrer partout où meurt quelqu'un de célèbre, Roger s'est créé une espèce de petite notoriété mondaine. Il est poussé par l'enterrement. On ne le connaît pas; mais on le reconnaît, ce qui est déjà quelque chose. Il s'était, un moment,

montré aux grands mariages. Il y a renoncé. Aux mariages, on ne s'inscrit pas; et puis il n'y a pas la voie publique, où l'on s'exhibe. L'enterrement est plus avantageux.

Sonia.

Les Débuts de Lamarck

Les professeurs du Muséum organisent une fête en l'honneur de Lamarck, dont la statue sera inaugurée solennellement, la semaine prochaine, au Jardin des Plantes. On nous communique cette lettre inédite qu'écrivit le fils de Lamarck à Cuvier et qui contient des détails intéressants sur les débuts de l'illustre naturaliste.

A Monsieur le baron Cuvier.

Monsieur le baron, Conformément à votre désir, je m'empresse de vous adresser quelques détails que j'ai pu recueillir sur la vie de mon père.

Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet de La Marck naquit le 1^{er} août 1744 à Bazantin, village de Picardie, situé entre Bapaume et Albert. Sa famille était d'une ancienne noblesse et adonnée, de père en fils, au métier des armes.

Son père était seigneur de Bazantin, son grand-père maréchal de camp et gouverneur de la ville de Dinant.

Son vrai nom ou nom patronymique était de Monet.

La famille de Monet était originaire des environs de Tarbes. Au temps de Henri IV, le chef de cette famille était syndic de la noblesse de Béarn.

Mon père, se trouvant le dernier né d'une famille de onze enfants, fut destiné à l'état ecclésiastique. Malheureusement le petit abbé, ainsi qu'on l'appela déjà, ne se sentait aucune vocation pour son état, il enviait le sort de ses frères, dont le retour au château, après chacune de leurs campagnes, était célébré par des fêtes où l'on invitait toute la noblesse des environs; il admirait leurs brillants uniformes, leur bon air, la considération dont ils jouissaient.

Son père mourut; la volonté qui l'avait enchaîné jusque-là n'existait plus; il entrevit un nouvel avenir, il ne sera pas prêt à... Sa résolution étant prise, il va trouver sa mère, lui déclare son projet, résiste à toutes ses remontrances, obtient enfin son consentement, et sans autre appui qu'une lettre de recommandation de Mme de Lameth pour M. de Lastic, colonel d'un régiment d'infanterie, il part pour se rendre à l'armée du maréchal de Broglie.

La guerre de sept ans touchait à sa fin et mon père accomplissait sa dix-septième année. Pour la première fois le monde s'ouvrait devant lui: il s'y précipita avec cette ardeur, cette confiance qui caractérisent la jeunesse. Muni d'une valise assez légère, monté sur un modeste bidet et suivi d'un guide de domestique du petit diadonier de la basse-cour de sa mère, il traversa toute la France, une partie de l'Allemagne et arriva au camp de l'armée française. C'était le 15 juillet 1761, veille de la bataille de Pinnehausen. Le colonel de Lastic, en recevant la lettre de Mme de Lameth et plus encore en voyant la petite taille et l'air délicat de son protégé, s'emporta contre cette dame et se plaignit de l'embarras qu'elle lui donnait en un pareil moment. Toutefois, il offrit sa tente et sa table au jeune homme, en attendant qu'il sache ce qu'il pourra faire pour lui. Mais bientôt les soins de son régiment viennent l'occuper tout entier; des ordres multipliés se transmettent à chaque instant et parcourent toute la ligne; l'attaque est décidée pour le lendemain à la pointe du jour. Pendant la nuit, M. de Lastic est mandé au quartier général. Les troupes prenaient les armes avec cette ardeur et cette joie bruyante qui distinguent le soldat français, lorsqu'il marche au combat. Depuis quelques minutes le régiment de Lastic était en bataille, quand son colonel le rejoint au galop. Le premier objet qui frappe celui-ci est le jeune homme qu'on lui a envoyé la veille et qu'il aperçoit en tête de sa 1^{re} compagnie de grenadiers. — Que faites-vous ici? lui cria-t-il; ce n'est pas votre place. Retirez-vous, mon ami, et suivez les équipages. — Mais le jeune guerrier n'était pas venu de si loin pour reculer ainsi au moment du danger; le danger, d'ailleurs, il n'y songe pas; il ne voit que la gloire. — Colonel, répondit-il avec une modeste assurance, c'est pour servir que je suis ici. Ne me refusez pas la permission de marcher avec ces braves; j'espère qu'ils n'auront pas à rougir de ma compagnie. — Son air résolu surprit et charmé M. de Lastic; la grâce qu'il demandait lui fut accordée; il se mêla avec joie dans le rang des grenadiers, qui se chargent de lui faire faire son apprentissage. Au signal donné, toutes les colonnes s'ébranlent; chaque corps se porte rapidement sur les positions qui lui sont assignées; le canon tonne, la bataille commence.

Je ne m'occupai que de la compagnie de grenadiers, au sort de laquelle mon père s'était associé.

Cette compagnie fut postée derrière une haie, que couvrait un ravin. Dans cette position, elle était à l'abri d'une attaque directe, mais non du feu de l'ennemi. Elle ne tarda pas à l'éprouver, car ses rangs s'éclaircissaient avec une rapidité effrayante. Le capitaine, M. de Cadolle, fut une des premières victimes; il eut la tête emportée et sa cervelle jaillit sur mon père. Le lieutenant le suivit de près, et au bout de quelques heures, le ravage de la mitraille dans cette pauvre compagnie fut tel qu'il ne restait plus que quatorze hommes, sans un seul officier ou sous-officier pour les commander. Le sort de la journée était décidé, l'armée française se retirait en bon ordre.

Dans ce mouvement rétrograde, les débris de la compagnie de Cadolle furent oubliés. Ces vieux grenadiers s'en aper-

ceurent, ils se regardèrent entre eux, se demandant qui doit les commander. Après une courte délibération, ils se retournèrent vers le jeune volontaire qui les avait suivis, et dont, sans doute, ils ont remarqué le sang-froid pendant l'action.

— Mon cadet, lui dirent-ils, c'est vous maintenant qui nous commandez. Que faisons-nous ici? les nôtres se retirent, il faut les suivre. — Camarades, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, répond mon père, mais nous avons été placés ici, nous ne pouvons pas quitter notre poste sans avoir été relevés. Si vous craignez d'être pris, partez; quant à moi, je reste. — Ce langage si ferme et si militaire était nouveau dans la bouche d'un adolescent qui semblait à peine sorti des bancs de l'école, mais des hommes habitués à une discipline sévère étaient faits pour le comprendre et ils s'étendirent sur l'herbe sans murmurer.

Cependant les Français, ayant pris une bonne position à quelques lieues en arrière du champ de bataille firent volte-face et tirèrent en respect l'armée victorieuse du prince de Brunswick. Ce fut alors que M. de Lastic s'aperçut qu'il lui manquait une compagnie tout entière. Il s'informa de ce qu'elle est devenue, demanda pourquoi elle n'a pas suivi le mouvement général et enfin reconnut qu'aucun ordre ne lui a été transmis à cet égard. Il appela aussitôt un adjudant, lui ordonna de retourner sur ses pas, et, au risque d'être pris, de lui ramener cette compagnie, n'en restait-il qu'un seul homme. L'officier part, se glisse à travers les bois, profite de tous les accidents de terrain pour dérober sa marche et enfin découvre de loin la position périlleuse qu'occupaient encore les faibles restes de la compagnie oubliée. Il n'ose élever la voix, toute la plaine est inondée d'ennemis. Il agit comme mouchoir en l'air. Par bonheur ses signaux sont aperçus des grenadiers; ceux-ci les font observer à leur jeune commandant, il regarde, puis de doute, on les appelle, l'adjudant lui-même est bientôt reconnu. — Maintenant nous pouvons nous en aller, s'écrie mon père, voici des ordres. Il se mit à la tête de sa petite troupe et à travers mille dangers, il parvint à rejoindre avec elle le gros de notre armée.

Le colonel de Lastic fut si enchanté de ce trait que le soir même il conduisit mon père chez le maréchal. Celui-ci l'accueillit avec une bienveillance extrême et lui dit qu'il le faisait officier, bien que pour cela il fut obligé de déroger à ses instructions.

Telle fut l'entrée du chevalier de La Marck dans la carrière des armes. Un début si brillant montre assez qu'il l'eût parcourue avec éclat s'il eût pu persévérer, et qu'il n'eût pas manqué de trouver sur les traces des Bayard et des Duguesclin, cette gloire qui faisait son idole, mais qui l'attendait plus paisible et plus pure auprès des Linné, des Tournefort et des Jussieu, dont il fut le digne successeur. Une maladie chronique, que l'on croyait scorbutique, et que les chirurgiens de son régiment ne parvinrent jamais à guérir, le força de se démettre de sa lieutenance et de venir à Paris pour se faire traiter. Là, longtemps encore, tous les remèdes furent sans succès, jusqu'à ce qu'enfin le hasard l'ayant fait rencontrer avec le célèbre Tenon, cet habile chirurgien reconnu au premier coup d'œil que le siège du mal était dans un abcès, formé au-dessous de l'oreille. On n'eut besoin que de donner quelques coups de lancette pour obtenir une guérison radicale.

Je ne vois rien de plus à ajouter, monsieur, sur l'histoire de mon père. Peu d'années après avoir quitté le service, il publia son premier ouvrage, la *Flora Française* et à partir de cette époque, sa carrière étant devenue toute scientifique, elle n'est plus marquée que par ses nombreux et importants travaux.

Je suis avec le plus profond respect et la plus haute considération, monsieur le baron, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA MARCK.

Paris, le 20 Février 1830.

MICK

NOUVELLE INÉDITE

Dans le cabinet directorial, le fondé de pouvoir de la maison Jaubert, Baraton et C^o dépouillait le courrier du matin. En prenant une pile d'enveloppes blanches et bulles à larges en-têtes commerciales, il fit glisser une petite carte-lettre mauve. Cette carte portait son nom, Albin Lérissé, en cursive très allongée. Qui diable, ce pouvait-il bien être? Il tourna, retourna, le carré de papier satiné sans parvenir à identifier sa correspondante; et, comme il n'avait pas le loisir de s'attarder aux énigmes d'aussi minime importance, d'un coup sec il enleva le rebord pointillé. Le billet contenait ces cinq mots: « On veut me marier, venez, » auxquels s'ajoutait la signature « Mick ».

Mick?... Eh! oui, la petite Micheline Sauveterre, rencontrée à la chapelle chez les cousins Revermont, retrouvée l'hiver dans les salons amis et revue chez les parents, dont il n'avait pu éviter l'invitation à dîner. Très gentille, la petite Mick. Mais, pourquoi éprouvait-elle le besoin de faire part aussi laconiquement de son mariage, en lançant une invitation si dépourvue de la plus élémentaire courtoisie? Était-ce explosion de joie ou cri de détresse?

Plus troublé qu'il ne paraissait l'être, Albin acheva mécaniquement le classement de la correspondance, puis reprit le billet. Il se versa dans la main un café et considéra plus attentivement l'écriture ferme et rapide, le paraphe fait d'un trait large et droit comme une lame de sabre. « Ça, se dit-il, c'est une jeune fille

qui veut faire un coup de tête ! » Et il ajouta, toujours à part soi : « Elle en est, du fond, fort capable ! ».

Le fondé de pouvoir se rappelait la manière décidée de cette petite Mick, qui l'avait entraîné lui-même, l'homme posé et raisonnable, dans ses excentricités sportives. Les exercices violents lui avaient donné de l'assurance, de la volonté, même une certaine témérité qu'elle transportait du jeu à la vie. Cette franchise d'allure, toute différente de la liberté d'allures que certaines jeunes filles croient très moderne de s'accorder, n'avait d'ailleurs pas été pour déplaire à celui qui avait en horreur le flirt et les flirts. Point laquaine, sans caprices et sans pose, Mick était un bon garçon de fille ; que, chose étonnante, il avait retournée la même à Paris qu'à la campagne.

Tout cela n'expliquait pas que Mlle Micheline Sauveterre l'appelât, pour ainsi dire, à son secours, et lui enjoignit d'une façon aussi pressante de l'aller trouver. Que pouvait-elle bien attendre de lui ? Peut-être, se souvenant des théories antimatrimoniales dont il faisait parade, de ses boutades de vieux garçon, désirait-elle qu'il lui fournît de bons arguments pour s'opposer aux projets des siens ? Peut-être même, — la forme de son appel pouvait le faire craindre, — était-elle résolue à quitter le domicile paternel et pensait-elle qu'il l'aiderait dans sa fuite.

Arrivé à cette supposition extrême, Albin se leva comme pour se débarrasser de pensées obsédantes et se mit à arpenter en tous sens le cabinet directorial. Non, il ne pouvait pas, lui, un homme de trente-cinq ans bien sonnés et dans la situation qu'il occupait, prêter la main à une petite fille en révolte contre ses parents. De quoi aurait-il l'air ? D'un monsieur sans scrupules, d'un suborneur !... Pourtant, n'était-il pas désolant de voir une aussi délicate jeune fille, mariée contre son gré à quel que rustaud, qui ne saurait comprendre, ni l'agréable spontanéité de ce caractère loyal, ni la délicatesse enjouée de cette âme vraiment bonne, et l'épouserait pour sa beauté ?

Dans sa perplexité, il songeait à cette défaite des limites que la moindre aventure féminine terrifie : la lettre d'excuse. Mais, là encore, il ne pouvait se mettre d'accord avec lui-même. Invoquerait-il un empêchement quelconque, ou se dégageait-il purement et simplement d'un conflit auquel il entendait rester étranger ?... Alors donc ! pouvait-il rester étranger au malheur qui menaçait sa petite camarade ! Et puis, écrire, ne serait-ce pas la compromettre, révéler peut-être une démarche que Mick désirait sans doute tenir cachée ? Il irait !

Une fois sa résolution prise il se remit au travail. La matinée lui parut interminable. Par contre, le déjeuner lui sembla trop court. Enfin, deux heures sonnèrent ; il pouvait décemment se présenter chez Mme Sauveterre. Arrivé à la porte, il se demanda tout à coup, quel prétexte il invoquerait pour justifier sa visite inopinée ? Comment parviendrait-il ensuite à s'entretenir seul avec Mick ? La chose n'était pas aussi facile qu'il se l'était figuré tout d'abord.

Tant pis ! il s'ennuya. Madame, par bonheur, n'était pas là, et mademoiselle avait donné des ordres pour qu'on le fit entrer dans un petit salon. Une vieille mère travaillait obstinément, à je ne sais quel gros ouvrage de couture. Elle regarda le nouveau venu par dessus ses lunettes, répondit à son salut par une brève inclination de tête, et se remit à tirer l'aiguille ; Mick entra.

Je savais bien que vous viendriez ! fit-elle joyeuse, en lui serrant la main.

Oui, répondit Albin ; mais, je me demande encore, moi, pourquoi je suis venu ?

Elle l'entraîna dans un angle du salon. En réalité, les choses n'étaient pas très avancées. Son père, très grave, lui avait dit la veille après dîner : « Micheline, ta mère et moi nous avons pensé... » Ce préambule lui faisant prévoir ce qui allait suivre, elle s'était levée déclarant qu'elle ne voulait pas en entendre plus long et que, elle aussi, y avait pensé.

Papa et maman n'ont pas pipé, ajouta-telle en riant.

— Vous avez peut-être un tort de vous cabrer si vite... Il est des questions essentielles que les intéressés ne peuvent pas toujours approfondir, soit qu'ils n'osent les poser ou négligent de le faire, soit qu'on évite d'y répondre... Les étrangers sont plus clairvoyants que nous-mêmes, ils ne subissent pas les influences des suggestions dont nous sommes victimes ; et, lorsque ce sont vos parents qui vous parlent ainsi, vous pouvez avoir tout de même quelque confiance.

Ces paroles si raisonnables produisirent l'effet d'une douche glacée. D'abord muette de saisissement, la jeune fille répliqua vivement ensuite : que la condition essentielle était, que son mari lui plût ; lui-même, Albin Lérissé, le lui avait affirmé bien souvent. Or, qui pouvait avoir choisi les parents ? Un homme bien riche, bien muet, bien ennuyeux, très laid, dans la finance ou dans la banque.

— Vous voyez d'ici quelle charmante existence je passerais avec ce monsieur !

Il était, en effet, indispensable, déclara l'arbitre, que le sentiment eût une part dans son choix. Il la félicita de n'être pas positive comme certaines jeunes filles qui s'inquiètent seulement des rentes qu'elles auront à dépenser ; mais enfin, elle pouvait voir venir ; ça n'engageait à rien.

— A quoi bon voir venir, puisque je suis fixée, répondit-elle crânement, cherchant de ses yeux clairs ceux de son vieux camarade.

— Alors, pourquoi me demander mon avis ?

Pour que vous l'approuviez ! Ce fut au tour d'Albin Lérissé d'avoir comme un éblouissement. Il comprit soudain quelle approbation Mick cherchait dans ses yeux ; il ne voulait pas comprendre, tant la chose lui paraissait extravagante. Comment cette petite Mick avait-elle pu se monter l'imagination au point de se figurer que lui... Car enfin, outre la différence d'âge, une foule d'autres considérations s'opposaient absolument à ce que... On avait toujours tort de jouer en camarades avec les jeunes filles. Il se déroba donc, déclarant que s'il s'était agi d'une excursion à la campagne, d'une randonnée à bicyclette ou d'une partie de tennis, il eût pu approuver avec quelque compétence, mais qu'en

matière de mariage il n'y entendait absolument rien. Et il ajouta, pour couper les ponts, qu'il se défiait tellement de lui-même qu'il avait laissé à sa famille le soin de le marier. — Ce qui, d'ailleurs, était rigoureusement vrai.

Vous allez vous marier ? fit Mick suffoqué.

— Je ne sais pas, rien de positif encore ; seulement, j'ai tout lieu de croire qu'il se mijote quelque chose. La jeune fille tourna la tête, sembla tout à coup s'intéresser beaucoup aux dessins capricieux d'un grand vase japonais qui se trouvait près d'elle. Et, tout en suivant du bout du doigt la courbe des niellures, elle débita par saccades, d'une voix qui voulait être calme, des lambeaux de phrases qui dissimulaient mal le choc causé par ce coup porté en plein cœur.

— Ah ! oui... Dans votre situation... Je comprends... Il vous faut une femme... Elle hésita sur les qualificatifs desolés, mais, réprimant cette manifestation de mesquine rage, elle termina par ces mots attristés : — Comme il me faut un mari !

Mick eut la force de volonté de ne pas paraître émue. Elle poussa même le raffinement jusqu'à sourire de leur détresse.

— Mon pauvre ami, comme vous allez aussi vous amuser ! Vous si gai, si jeune de caractère, vous, qui, dans le fond, n'êtes pas plus sérieux que moi, vous qui avez horreur de la pose et des grimaces, qui étiez toujours le premier, à la campagne, à préparer ces folles équipées qui scandalisaient si fort nos chers parents !

— C'étaient les vacances, ce n'était pas la vie ! soupira le pauvre ami.

Elle se leva. — Vous avez raison. Je vous remercie de m'avoir ramené du pays des illusions dans le domaine de la réalité. Je laisserai mon père m'expliquer ce à quoi il a pensé, de concert avec ma mère ; j'accepte d'avance celui qu'ils me proposeront.

Albin Lérissé, à cette déclaration si simple, sentit un revirement s'opérer en son esprit.

Les difficultés qui lui apparaissaient comme insurmontables une minute avant, la terrible différence d'âge même, lui devinrent insignifiantes. Cette petite Mick lui tenait décidément plus au cœur qu'il ne se l'était avoué... Ne laissait-il pas tellement échapper le bonheur ?... Il s'en voulut des paroles définitives, et pensant se repêcher il posa la main sur la main de Micheline.

— Je serais désolé, dit-il avec un sincère regret, si vous preniez au pied de la lettre certains mots que j'ai prononcés et qui dépassent sûrement ma pensée. Il est très juste, si vous avez des préférences, que vous les fassiez valoir.

— Pourquoi ? puisque l'on ne peut épouser qui l'on préfère !

Un dernier scrupule empêcha l'homme de trente-cinq ans de se déclarer à l'enfant de vingt ans. Il eût souhaité que ce fut elle qui, dans un élan irrésistible, lui dit : « C'est vous que j'aime ! ». Mais la jeune fille eût jugé indigne d'elle et de lui de s'avancer ainsi ; ils demeurèrent silencieux, l'un en face de l'autre, dans le désarroi de leur cœur.

— Ils s'aperçurent alors seulement que la vieille mère s'était éclipcée, qu'ils se trouvaient seuls dans le petit salon et que la situation ne devait pas se prolonger davantage.

— Allons, mon ami, n'en parlons plus. J'épouserai mon fiancé ou mon notaire et vous prendrez pour femme celle qui mijote ; puisque c'est la vie !... Au revoir !

— Au revoir ! Ils se dirent ainsi plusieurs fois : au revoir, sans parvenir à se séparer. Mick sentait sous ses paupières un picotement, Albin avait la gorge étrangement serrée ; cependant, ni elle, ni lui, n'eurent consenti à avouer leur souffrance ; vis-à-vis l'un de l'autre ils voulaient être forts !

L'entrée de Mme Sauveterre mit heureusement fin à cette pénible scène. Elle remercia M. Lérissé de son aimable visite, s'excusa de ne pas s'être trouvée là lorsqu'il était arrivé, mais puisque Micheline avait eu l'excelle idée de le recevoir, elle ne regretta pas trop de s'être fait attendre. La chère dame avait justement un petit service à lui demander. Elle le pria de bien vouloir se rassembler un instant.

— Mon mari et moi nous avons pensé... commença-t-elle gravement.

Albin l'arrêta : — Oui, madame, oui, je sais : Mlle Micheline vient de me mettre au courant.

— Puisqu'il en est ainsi, continua la mère, vous, monsieur, qui avez de l'influence sur elle, tâchez de lui faire entendre raison.

— D'après la conversation que nous venons d'avoir, répondit le malheureux en souriant, je crois que mademoiselle n'est plus rebelle à l'idée de se marier.

— Je suis l'exemple de M. Lérissé, fit Mick restée debout, avec une pointe d'anxiété.

— En effet, monsieur, reprit Mme Sauveterre, votre cousin Revermontin avait confié qu'elle espérait vous amener au mariage, mais elle considérait sa tâche comme terriblement difficile, étant donné votre indépendance de caractère, et ne pouvait supposer une conversion aussi prompte.

Le vieux garçon protesta. Sa cousine lui avait représenté, et il en avait convenu, qu'il était temps pour lui de songer à un établissement sérieux ; seulement, il n'avait rien promis, entretenant ses enthousiasmes la vie monotone et terne d'un ménage bourgeois et ne pouvant se décider à renoncer à la jeunesse, à la liberté !

Madame objecta que la cousine pouvait fort bien lui avoir découvert une épouse selon son cœur, à lui, ce à quoi il répondit découragé : que les conditions de la vie actuelle empêchaient généralement d'épouser ceux ou celles que l'on souhaitait.

— Qui sait ! dit la mère en souriant d'un air entendu qui en disait fort long sur les pourparlers des deux familles. Qui sait ! répéta-t-elle, tandis que ses regards joyeux se reportaient, d'Albin, qui baissait la tête, sur Mick, qui ouvrait démesurément les yeux.

— Est-ce possible ? s'écria enfin la jeune fille se jetant au cou de sa mère.

— Il n'y avait que vous pour croire que ce fut impossible ! répondit tendrement Mme Sauveterre.

Albin Lérissé regardait cette scène d'attendrissement sans parvenir à en démêler le sens. Il voyait les deux femmes lui sourire sans s'en expliquer la cause. Mick dut lui faire comprendre qu'il était, lui, l'homme austère qu'on lui destinait, et que la femme qui mijotait à son intention, c'était elle.

— Alors, balbutia-t-il, vous accepteriez un vieux comme moi ?

— Si vous voulez bien de la petite fille que je suis !

Joan Julien.

ELOGES

Notre collaborateur André Beaunier publie un délicieux volume qu'il intitule *Eloges* et où il a réuni vingt-cinq portraits d'écrivains, d'artistes et de savants. Voici la préface qu'il a écrite l'autour pour présenter au public ces pages substantielles et brillantes dont l'agrément égale la profondeur.

Les portraits d'écrivains, d'artistes et de savants, que voici réunis, ont été composés, pour la plupart, au lendemain du jour où ces personnages moururent. Cette circonstance indique leur caractère.

Ce n'est évidemment pas le jugement de l'avenir qu'on trouvera ici. L'avenir sera, moins indulgent, peut-être, et, en tout cas, plus négatif. Il marquera des différences considérables entre ces morts inégaux : il grandira les uns, il en diminuera d'autres et il en omettra plusieurs. Ici, j'ai noté l'émotion qu'on ressentait en apprenant que ces héros ou bien ces demi-héros étaient entrés dans le passé.

Je l'ai fait avec le respect qui convient et, cependant, avec la liberté permise, pour quelques-uns avec plus de chagrin qu'on ne le verra, et pour certains avec le détachement qu'on remarque sur les visages des foules qui accompagnent de trop illustres funérailles : la gloire, en de telles occasions, nuit à la tendresse, qui est un sentiment familier.

Comme disparaissaient, en file funéraire, ces amis ou bien ces maîtres, j'ai inscrit le souvenir qu'ils me laissaient : souvenir gai ou auguste, aimable, mélancolique et mêlé, parfois, d'une plaisanterie à laquelle je ne pouvais rien.

Ce serait une pieuse et gentille coutume, il me semble, que de dresser, aux bords de la route où chemine la pensée contemporaine, des cénophores emblématiques, et non en marbre éternel, mais en bois moins durable, des cénophores provisoires. Ils ne seraient ni de mêmes dimensions ni de même luxe. On les élèverait à la place où tombèrent et celui-ci et celui-là, qu'on emporta pour les mettre en terre. Sur les parois de ces monuments illusoires et fragiles, on peindrait

d'un pinceau complaisant des images du mort récent, des épisodes magnifiques, pittoresques ou amusants de sa vie et les allégories de son travail, de son efficacité, de son énergie spirituelle. Du reste, il y aurait, sur chacun des panneaux, un ange aux yeux fermés et aux ailes qui planant pour signifier le sommeil, le silence et l'éternité.

Et puis, plus tard, entre ces deux rangées de cénophores, passerait l'avenir, grand réviseur des renommées. Il démolirait ces petites architectures de bois peint ; il remplacerait les uns par des statues plus ou moins hautes, et décisives ; ailleurs, il ferait place nette ; et il aurait vite aboli ces images qui n'étaient là que pour attester la ferveur d'un jour.

André Beaunier.

Ivan le Terrible

ET SON TEMPS

On sait avec quelle maîtrise M. Chaliapine, au Châtelet, vient d'incarner Ivan le Terrible, mais peut-être ne sait-on pas assez ce qu'une incarnation de ce genre offrait de difficultés. Car le véritable Ivan le Terrible nous échappe. On est bien d'accord sur ses yeux qui étaient petits, bleus, très vifs ; sur sa barbe, qui était rousse, épaisse et, au moment du siège de Plevna, en 1870, déjà grisonnante ; sur ses cheveux même, qui étaient, suivant la mode russe d'alors, totalement rasés. Reste le nez. Et ne s'accroche toute la critique historique moderne ! Certains textes authentiques en font un nez long, recourbé. Certains autres, très dignes de foi, en font un nez camus. Cruelle énigme.

Et puis, Ivan était-il maigre ? C'est l'avis de ses contemporains du seizième siècle. Etait-il gras ? C'est l'opinion de tous les étrangers qui l'approchèrent. Avait-il les épaules larges ? La tradition le proclamait. Mais elle donne en même temps, comme lui ayant appartenu, une certaine robe ou *kaftan* qui s'est conservé jusqu'à nous. Or, en 1902, M. Glagolev n'a pas craint de mesurer ces épaules. Elles ne sont pas larges, mais elles sont étroites. Nouveau motif, pour les historiens, d'être dans l'angoisse.

Veut-on connaître avec précision l'âme d'Ivan ? Le mystère redouble. M. K. Waliszewski lui-même, qui, dans ses *Origines de la Russie moderne*, poursuit l'enquête la plus intelligente, s'arrête à l'admiration de nos tous nos doutes. Ivan a-t-il seulement le droit à son surnom de *Terrible* ? Il ne semble pas. Ce surnom ne serait qu'une méchante importation allemande. Les Moscovites se bornaient à appeler Ivan « le respectable et le respecté *grozny* ».

Ivan a bien ordonné un certain nombre de massacres. Mais son bon peuple n'a jamais jugé qu'il dépassât la mesure, Ivan, frappant d'un coup d'épée le tsarévitch à la tempe, le tua net ; mais le père en ressentit, paraît-il, plus de douleur que le fils et la poésie populaire magnifia ce noble désespoir.

On exagère en disant que le Tsar n'aimait pas à rire : il lui arrivait, à la cour, de prendre le rôle du bouffon. Quand le boïar Tchérémétiev fut convaincu d'avoir conspiré, Ivan descendit de son trône et y plaça Tcheliadine ; il le salua jusqu'à terre, il l'appela tsar et prolongea quelque temps la comédie de l'usurpation : le dénouement, ce fut le poignard d'Ivan planté d'un geste sûr dans le cœur de Tcheliadine.

Un autre jour, Ivan était très gai : il coiffa donc le prince Gvozdev d'une coiffe de soupe bouillie. Comme Gvozdev hurlait de douleur, le Tsar, pour lui enseigner le silence, le blessa de son couteau. Gvozdev mourut presque aussitôt, mais on ne put décider si la brûlure ou le couteau lui avait valu l'honneur de périr sous la main d'Ivan.

Quand l'hiver moscovite avait gelé la rivière, la population se portait en foule sur la glace, où s'improvisaient des boutiques ; la grande joie du Tsar était alors de lancer des ours sur la foule. Et la foule trouvait le Tsar facétieux.

Un témoin consciencieux, von Buchau, rapporte qu'Ivan n'était pas toujours maître de ses violences et qu'il « écumait comme un cheval ». Ces fureurs auraient pu sembler un trait de caractère ; les érudits Normands, dont parlent les Sagas, déchainaient leurs colères contre les arbres eux-mêmes et les rochers. Cet impulsif était volontiers un dévot. Il fit en 1547, à pied et par un froid terrible, un édifiant pèlerinage à la Troïtsa. Quand mourut le visionnaire Basile, Ivan voulut porter sur ses épaules le cercueil à son usage.

Mais Ivan disciplinait la pitié à son usage. Il voulait bien s'appeler, par humilité, cadavre hideux, ou assassin, ou chien puant. Il voulait bien promettre de se faire moine aux dernières heures de sa vie. Il n'en demeura pas moins l'homme le plus orgueilleux de l'empire. Il se retirait de temps en temps au monastère d'Alexandrov, où, tous les soirs, des vieillards aveugles avaient charge de l'entendre par leurs discours, sinon par leurs prières. Mais à Alexandrov la société galante était admise. Le Tsar, même de loin, faisait un peu de morale aux religieux ; il joignait à ses épitres une œuvre d'art en or sur laquelle il avait fait modeler en relief des nymphes très dévêues.

A ses derniers moments, il se fit apporter des pierres précieuses et surtout celles qui C'est le premier rayon d'une aube qui se lève, C'est le premier sourire au monde racheté De la justice sainte et de la liberté.

Le ciel prend en pitié le pauvre qu'on opprime, Dieu vient à son secours et lui rend la victime Et s'il s'est fait pitié, c'est pour attirer mieux Les vaincus de la terre et les élus des cieux.

Ainsi qu'un conquérant sur son char de victoire Acclamé par la foule, il aurait ébloui Ceux qui précisément ont plus besoin de lui Pour être consolés et qui, dans leur souffrance, Attendent de lui seul le rayon d'espérance. Il est venu pour tous, mais ses meilleurs amis Sont les délaissés, les pauvres, les petits. Ceux dont d'injustes lois ont fait comme une proie Que des maîtres sans cœur doivent avec joie Sans même soupçonner que tous ces malheureux Ont des droits immortels et sont hommes comme eux.

A ces esclaves vils que l'on jette aux murées Cet enfant donnera des âmes souveraines ; Il en fera jaillir en frappant sur leur cœur Des trésors inconnus de noblesse et d'honneur. Il nous enseignera que la famille humaine Est plus noble à ses yeux que la Grande Rome, Qu'une justice égale et que les mêmes lois Rapprocheront un jour les sujets et les Rois.

Mais ne crains pas, César, qu'il prenne la couronne. Qu'il importe au nouveau-né l'éclat qui l'environne ? S'il descend aujourd'hui de son trône éternel, C'est pour nous ramener avec lui dans le ciel. Il vient créer aussi la liberté des âmes : Et si, dans son regard, tu voyais tant de flammes, C'est qu'il te reprochait, d'après ton propre aveu, D'usurper un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu. Crois-moi, César, c'est là la suprême injustice. Eh quoi ! tu veux aussi que l'âme t'obéisse ? Ce n'est pas de pas assez de remplir l'Univers, De commander en Roi sur la terre et les mers ; Il faut que sous ton joug l'âme courbe la tête ? Non, non, l'homme est trop grand ; son âme n'est pas Pour orner un triomphe ou pour suivre le char (faîte Qui monte au Capitole en portant un César.)

Le prophète se tut, et César était blême. Il se crut menacé dans son pouvoir suprême ; Et, regardant ce front trop fier pour se courber, Il espéra le vaincre en le faisant tomber.

Quelques gouttes de sang jaillirent sur le trône, Tandis qu'un coup de vent emportait la couronne.

P. Maumus.

procurent la chasteté. « Ces diamants-là, confiait-il, répriment les tentations de la chair. Je ne les ai jamais appréciés. » Il lui était arrivé d'échanger avec son fils des faveurs. L'associant pourtant à ses scrupules réprimés, il lui confiait ses folles amours. Il épousa avec ses six femmes. Il ne le répudiait que pour les confier à un couvent, ou bien il l'assurait qu'on les lui empoisonnait. Et il ne leur donnait des remplacements que « pour éviter le péché ».

Quand il abandonna pour Vassilissa Melotiev, Anne Vassiltchikov, il lui dit simplement : « Tu m'as, je n'aime pas les malgros. » C'était le temps où les femmes russes se faisaient la gorge, se laquaient les dents et savaient le moyen de rendre tout noir le blanc de leurs yeux. Le peuple ne rendait pas toujours justice à tant d'application. Les hommes assuraient que l'animal tué par la femme est impur ou empoisonné. Aussi, les paysannes du seizième siècle couraient-elles parfois la campagne : elles allaient à la recherche d'un homme assez compatissant pour étrangler la poule destinée à être mise au pot.

La femme de l'aristocratie russe était confinée au fond du ténér et il suffisait de vingt-sept serrures pour la garder contre les indiscrets. Elle priait dans son oratoire domestique. Les jours de grande fête on consentait à la conduire à l'église dans une voiture d'où elle pouvait voir sans être vue, grâce à des vessies de bœuf placées aux portières.

Le Tsar avait le privilège envié de regarder sa femme avant de l'épouser. Dans le vrai mariage russe, l'époux s'en remettait à l'une de ses parentes qui devenait pour lui « la regardeuse ». Les clergés portés le jour du mariage dépassaient exceptionnellement 48 kilogrammes. L'époux portait un fouet à sa ceinture, mais il disait à sa femme : « Je souhaite n'en avoir jamais besoin ». Et l'épouse, attendrie jusqu'aux larmes, touchait du front la tête de son nouveau maître. Un invité apportait une peau de bête et formulait ce vœu : « Ayez autant d'enfants qu'il y a de poils dans cette fourrure ».

La mère d'Ivan le Terrible avait été choisie plus librement. C'était Hélène Glinski, une lithuanienne. Le traditionnel concours des beautés indigènes, qui accouraient jadis par milliers, avait été jugé inutile. Hélène était aimée d'amour et la preuve lui en fut donnée par le Tsar puisqu'il se coupa la barbe. Ivan le Terrible tenait surtout de sa mère l'ardeur de sa nature. Il fut très attentif à donner à toutes les Russes un grand nombre de princes. Mais les destins lui furent contraires et l'on remarqua qu'il avait eu beaucoup plus de femmes que de fils.

G. Dupont-Perrier.

LA Bataille de Magenta

Il y a cinquante ans que fut livrée par l'armée française la bataille de Magenta, qui donna Milan et la Lombardie à l'armée française et l'arracha au joug de l'Autriche.

Nous donnons, d'après les récits que Germain Bapst a recueillis du maréchal Canrobert (4) et de nombreux combattants de cette glorieuse journée, la description de la fin de la bataille.

La route qui va à Novare est encombrée de voitures d'artillerie et de haquets de ponts. De cette mer de voitures sort le général Niel, qui prévient l'Empereur qu'il est venu sans ses troupes, mais que la division Vinoy prend les armes. Au silence de l'Empereur, le général juge la situation compromise et envoie le capitaine Corbin chercher le surplus de son corps. En quittant le quartier général, pour avoir tout son monde le plus vite possible sous la main, il a prescrit au commandant Parmentier de ne laisser passer aucune troupe devant les siennes.

Le capitaine Corbin, à peu de distance de San Martino, voit dans un champ, à droite de la route, le maréchal Canrobert avec son état-major. Le maréchal, sur un cheval bai, regarde d'un air impatient les gendarmes et les hussards de son escorte, qui, à coups de plat de sabre, forcent les voitures à se garer sur les bas-côtés ou dans les champs. Son chef d'état-major, le colonel de Senneville, impatienté de ne pouvoir faire avancer les renforts demandés par l'Empereur, ne tient pas en place et fait éculer à son cheval, un syrien rouan superbé, des pas espagnols et des changements de pieds.

En voyant le capitaine Corbin, le maréchal l'appelle et l'interroge ; et sur la situation fort sombre que lui expose le capitaine, il part sans plus attendre, en appelant ses officiers : « Allons, messieurs, c'est grave ».

Après du pont, il se dirige vers l'Empereur, qui l'accueille par ses mots : « Comme vous arrivez tard ! »

(4) Le maréchal Canrobert. *Souvenirs d'un Siècle*. Paris, Plon, in-8°. 1898-1909.

A ce reproche, le maréchal se rebiffe : « Si Votre Majesté m'avait laissé partir ce matin, comme je le lui ai demandé, je serais depuis longtemps ici. »

L'Empereur reprend alors son mutisme et le maréchal, après être resté quelques instants devant lui attendant un ordre, s'éloigne. Il passe le pont au pas, puis reprend le galop pour monter la grande route, sur laquelle il croise des blessés et un convoi de prisonniers. Près de Ponte Nuovo, il trouve le général de Martimprey qui, en peu de mots, le met au courant.

Les Autrichiens, après l'assaut infructueux des maisons blanches, ont cessé leurs attaques à gauche à Buffalora, et au centre à Ponte Nuovo ; ils viennent même d'abandonner la partie droite de Buffalora, non sans une vigoureuse défense, car les deux commandants Desmés d'Isle et Maud huy ont été tués. Mais, par contre, leurs attaques redoublent contre notre droite. Il leur arrive sans cesse de nouvelles troupes du sud et toutes ces masses cherchent à nous débordier et à nous couper du pont de Tessin, d'autant plus facilement que depuis le commencement de l'action nous n'avons gagné aucun terrain de ce côté et que nous y avons peu de monde.

Le maréchal, mis ainsi au courant, va d'abord à la redoute et en escalade le talus après avoir confié son cheval à un hussard. Sur les pentes gisent un peu partout des grenadiers ; sous leurs longues capotes noires, que les bulletins marquent d'une croix blanche, et avec leurs bonnets à poil, ils paraissent des géants. Par endroit, leurs cadavres sont accumulés ; on n'a pas eu le temps de les dépouiller, tant le feu a été ardent ; ils sont dans la position où la mort les a saisis et leurs yeux ternes, grands ouverts, regardent fixement.

Le souvenir rapide de l'assaut de Constantine traverse l'esprit du maréchal quand il franchit un corps ou qu'il voit un agonisant. Mais une fois au sommet du parapet, le maréchal ne pense plus qu'à la bataille, qu'il embrasse en entier. Les Autrichiens, en se retirant de Buffalora et de Ponte Nuovo, ont changé leur ligne de bataille, et maintenant, au lieu de faire face à l'ouest, elle est tournée du côté du nord ; à Ponte Nuovo, la fusillade a cessé, mais les pièces du général Lebœuf tirent à toute volée dans la direction de Magenta et vers le sud.

À côté du maréchal, des grenadiers garnissent les parapets de la redoute, écartés par les balles. Ils font le coup de feu sans précipitation, mais sans cesser un instant.

A gauche, le maréchal a son regard attiré par l'aspect particulier du pont du chemin de fer sur le canal. Il y a là trois ponts en fer qui se croisent : celui du chemin de fer en contre-bas et deux autres au-dessus de la voie pour les deux routes qui longent le canal ; autour de ces trois ponts, à cheval sur les deux rives, la brigade Picard est engagée avec les Autrichiens dans des bois d'acacias ou de mûriers et dans des vignes gâtées.

Grimpé sur le point le plus élevé de la redoute, le maréchal scrute les alentours. Sa silhouette, si connue des soldats, se détache sur le ciel au milieu de la fumée qui lui forme un cadre et, de loin, les combattants le voient.

Les grenadiers qui sont à ses pieds, se souvenant des tranchées de Sébastopol, pris d'enthousiasme, se mettent à agiter leur fusil, au bout duquel ils ont mis leur bonnet à poil, et ils s'écrient : « Vive le maréchal Canrobert ! »

Lui, tirant son képi d'un grand geste théâtral, rejetant en arrière sa grosse tête avec ses longs cheveux frisés et ses moustaches relevées, il répond aux hurrahs des soldats par ces mots : « Salut, messieurs de la garde ! L'enthousiasme des grenadiers touche au délire et de leurs rangs, parlent de tous côtés des protestations. En cet instant le maréchal se croit Rampon à la redoute de Monteleone, recevant le serment de l'immortelle 32^e demi-brigade de mourir à son poste.

Reprenant l'examen du pays, il voit à un kilomètre en avant, un village à cheval sur le canal : Ponte Vecchio. C'est le point de débouché des colonnes autrichiennes qui viennent du sud.

Si nous occupons Ponte Vecchio, nous les empêcherons de pénétrer sur le champ de bataille. Enlever Ponte Vecchio va donc être le but du maréchal et lorsqu'il en sera définitivement maître, vers sept heures et demie du soir, le gain de la bataille sera assuré.

Le maréchal, ainsi décidé, quitte la redoute et, remontant à cheval, se dirige vers la brigade Picard. Au premier bataillon qu'il rencontre, il dit : « Vous allez marcher à la baïonnette, mes enfants ! Voici le général Courtois d'Urbal qui va vous conduire. Et le général Courtois, dont l'artillerie n'a pas passé le pont, dirige le bataillon au feu.

Le maréchal, allant à une autre troupe, la harangue ainsi : « Vous êtes fatigués ; allons, encore un effort ! Je vais marcher à votre tête ! » Puis, il fait les commandements et attaque la ligne autrichienne en même temps que le bataillon conduit par le général Courtois d'Urbal. Les Autrichiens, qui ne voient rien dans la fumée, mais qui entendent la charge, croient à l'arrivée de troupes fraîches et abandonnent Ponte Vecchio où entre le maréchal.

La rive droite du canal dégagée, le maréchal retourne au pont du chemin de fer, le passe, non sans danger, car les plaques de tôle qui forment le tablier sont disjointes, basculent et font des trous où les pieds des chevaux se prennent comme dans des pièges.

Quoiqu'il n'y ait là qu'une poignée d'hommes, il paye d'audace, fait butte la charge et dégage les abords du pont. Heureusement, voici la brigade La Charrière que conduit le capitaine Haillet.

sur les deux rives du Naviglio. Le général Niel, avec les généraux Vinoy et Renault, attaquera par la rive gauche; le maréchal, par la rive droite.

Les Autrichiens, eux aussi, ont reçu des renforts et ils nous accueillent de telle façon que le village est pris et repris cinq fois. A la cinquième, l'ennemi commence à montrer moins d'énergie, et les nôtres prennent définitivement le dessus. Le maréchal presse les Autrichiens et, au moyen de masses de tirailleurs, les maintient à distance de Ponte Vecchio qu'il fait créneler et barricader. Pour mieux juger la situation, le maréchal se tient avec son état-major sur un petit monticule, à gauche du village. A sa droite, dans les vignes enlaidies aux mûriers, est un bataillon du 56^e en bataille.

Un mouvement se fait dans les mûriers; on entend un bruit de chevaux et apparaissent, à travers le feuillage, des hussards en pelisse blanche: « Ne tirez pas, ce sont des Français! » crie-t-on. Et les officiers du 56^e retiennent leurs soldats prêts à faire feu.

Alors, en un bond, ces hussards, dont l'uniforme les fait croire français, mais qui sont autrichiens et appartiennent au régiment du roi de Prusse, tombent sur l'état-major; les pelisses blanches se mêlent aux aiguillettes et aux épaulettes d'or; les chevaux se cabrent, s'entrechoient, font des volte-laces, ou bien, lancés au galop, bousculent tout sans s'arrêter. Les éclairs des sabres qui se lèvent et s'abaissent traversent l'espace. Le maréchal est saisi au collet; il pique son cheval qui s'emporte et laisse entre les mains de son agresseur la crimineuse qu'il a autour du cou. L'intendant Mallarmé, la joue estafilée, s'abat avec son cheval gris et roule sur la berge du canal dans lequel il tombe. Le capitaine Armand a le menton tailladé; le cheval du colonel de Bellecourt, blessé à mort, fait un soubresaut qui envoie en l'air son cavalier qu'on voit retomber comme une masse à huit pas. Les capitaines de Vénigny et de Lonsanges sont sabrés et jetés à terre. Ils tombent à côté d'un cheval qui perd tout son sang et qui, couché sur le côté, lance, en saccades, des rudes conluelines.

Les hussards arrivent jusqu'au canal qui les arrête; mais là, de l'autre bord, les troupes du général Renault les criblent de balles. Alors, retournant, ils repartent du 56^e, cette fois, tire sur eux, font porter leurs chevaux, lancés à fond de train, arrivent sur les fusils; l'un d'eux est si près qu'un tout jeune soldat, le fusilier Soury, lui envoie à toute force un coup de baïonnette dans le poitrail. L'arme entre jusqu'au canon et le cheval, fou de douleur, se cabre; puis, pivotant sur lui-même, repart au galop en enlevant l'arme et la traîne enfouie dans son flanc devant Soury qui regarde, stupéfait, la bouche ouverte. Le major Kronfeld, qui conduisait l'escadron, atteint de trois balles, vient tomber sous son cheval à dix pas des tambours du 56^e. Il est là couvert de sang et demandant du secours. Le capitaine-lieutenant Lescluse s'approche et, faisant un moulinet avec sa canne, lui assène sur la tête un formidable coup qui l'achève.

Le lendemain, le chef du bataillon avait l'audace de proposer ce misérable pour la médaille militaire, qui lui fut d'ailleurs accordée!

La bourrasque passée, le maréchal revient à son observatoire et s'informe de ce qu'est devenu le colonel des hussards autrichiens: « Est-il tué? est-il blessé? est-il prisonnier? Qu'on cherche s'il est resté parmi nous ou qu'on me l'amène! » Comme l'on a pris le major Kronfeld pour le colonel et qu'on lui dit qu'il est mort, le maréchal s'écrie: « Quel malheur qu'on ait tué un si brave soldat! J'essaye de le complimenter. » Et dans la soirée et le lendemain il renouvelle ses interrogations et, chaque fois, il répète: « C'est dommage! Pourquoi avoir tué un homme si brave? »

Cependant, le colonel des hussards du roi de Prusse n'était pas mort. Il s'appelait Eldeshheim; il devait encore charger avec succès à Solferino et protéger la retraite à Sadowa.

Le jour où il venait de mener avait pour but de préparer le succès de l'attaque suprême qu'allait tenter l'infanterie autrichienne. Elle ne tarde pas à se prononcer. Le maréchal, de son observatoire, voit les baïonnettes et les habits blancs surgir des feuillages. Il a un bataillon sous la main; il le confie à son chef d'état-major, le colonel de Senneville, et le lance sur l'ennemi.

Le bataillon s'avance, le colonel de Senneville est devant; on le distingue, avec sa taille souple et élancée, sur son cheval syrien aux allures si belles. Une décharge part; il agit les deux bras, comme s'il battait l'eau, renverse la tête et tombe en arrière pendant que son cheval s'emballa.

Sa mort marque la fin de la bataille. Les Autrichiens se sentent à bout de forces et Ponte Vecchio, barricadé et crénelé, est devenu une position d'autant plus inexpugnable que les renforts se succèdent sans cesse.

Mais, voici le comte Vimercati, tout essouffé et tout joyeux. Il vient de traverser le champ de bataille; il a assisté, avec l'état-major du général de MacMahon, à la prise de Magenta. Les Autrichiens sont rejetés bien en arrière à gauche; nous sommes maîtres du champ de bataille et, complètement victorieux.

Vite le maréchal Canrobert l'envoie à l'Empereur, mais son récit, qui a exalté à si haut point le maréchal Canrobert, laisse l'Empereur indifférent, autant que les renseignements du capitaine de La Hitte. Il regarde d'un œil critique, les blessés. L'un d'eux, sur une civière, a le bras attaché à l'épaule par un boulet. En passant, il se soulève sur son séant, et sa capote posée sur lui, en glissant, laisse voir une plaie béante et d'un rouge ardent, qui a tout inondé de sang ce malheureux: « Je suis venu jusqu'ici pour vous demander votre main, sire. » Et il agit le bras qui lui reste, en criant: « Vive l'Empereur! » Mais comme une machine, Napoléon III avance, tend sa main que le soldat serre et il revient sans un mot. « Je n'ai jamais vu un pareil moral », dit le baron Larrey. Plus loin, d'autres officiers qui connaissent l'Empereur s'étonnent qu'il n'ait pas pris une croix de la poitrine de l'un d'eux pour l'attacher sur la capote du blessé. S'il avait joué de ses facultés, il eût saisi l'occasion de faire un heureux.

Le jour commence à baisser; le général Frossard passe le pont, atteint une maison isolée et déserte, monte sur le toit et examine. De retour, il s'avance

vers l'Empereur, et d'une voix nette, avec son ton habituel d'autorité: « C'est une victoire. » Le mot n'a pas d'écho, et plusieurs des assistants se soufflent à l'oreille: « En voilà un sacré flatteur! » Flatteur, le général Frossard! C'était un des hommes qui disaient le plus durement la vérité au souverain, et en ce moment n'était-il pas seul à voir juste?

En même temps que le jour disparaît, la canonnade et la fusillade cessent peu à peu. L'Empereur envoie chercher le maréchal Canrobert et les généraux que l'on pourra trouver.

Le maréchal passe le pont avec précaution, et gagne la petite maison devant laquelle est l'Empereur.

Sur une table sont étalées des cartes qu'éclairaient deux bougies fixées dans des bouteilles.

L'Empereur emmène le maréchal dans la maison et s'enferme seul avec lui.

Le maréchal a confiance. A l'allure du combat qu'il vient de soutenir, il ne croit pas à un nouveau mouvement offensif des Autrichiens. Mais reviennent-ils, il les refoulait encore: ses troupes sont pleines d'entrain.

L'Empereur ne lui répondant rien, le maréchal ajoute: « Nous n'avons qu'à aller dormir, et demain nous verrons ce qu'ils ont dans le ventre. » Et là-dessus il se retire.

L'Empereur est revenu près des cartes avec son caban sur les épaules. Sans cesse arrivent des officiers: les uns sont en quête de nouvelles; d'autres, au contraire, en apportent.

Le commandant Schmitz saute de son cheval et crie: « C'est une grande victoire. L'émotion de l'entourage s'est peu à peu calmée; cependant, si beaucoup croient le danger disparu, ils n'ont pas encore compté sur les succès, tant l'alerte a été chaude. Le cri du commandant Schmitz dessille les yeux de tous, sauf ceux de l'Empereur. Il écoute son officier d'ordonnance, appelle ensuite le maréchal Vaillant, et d'un air de doute lui dit: « Schmitz va vous répéter ce qu'il vient de me dire. » Et l'Empereur ne peut croire ce qu'on lui apprend. Il reste muet en présence du maréchal Vaillant et du commandant Schmitz qui répète, avec les détails les plus circonstanciés, ce qu'il a vu. Le colonel de Toulougeon, la figure épanouie et rayonnante de joie, accourt un quart d'heure après, agitant un papier qu'il tient à la main; c'est le rapport que le général de MacMahon a dicté devant lui, et, avant de l'avoir remis à l'Empereur, le colonel en répète la dernière phrase: « La bataille de Magenta complètera parmi les plus glorieuses (victoires) (1) qu'ait remportées l'armée française. »

L'Empereur est ébranlé, cette fois; il écoute le colonel de Toulougeon, et peu à peu il se convainc du succès. Il prend des mains du colonel le rapport du général de MacMahon, le pose sur les cartes et avec un crayon écrit dessus: « Rapport MacMahon. Je n'ai pas lu. » Puis, prenant un bout de papier, il écrit encore avec le même crayon:

L'Empereur à l'Impératrice,

Pont de Magenta.

« Une grande victoire, mais chèrement achetée. Cinq mille prisonniers et quinze mille ennemis tués. Détails impossibles. Au revoir. »

Germain Bapst.

A Travers les Revues

La dépêche d'Em

Continuons de résumer l'article si émouvant qu'a publié M. Emile Olivier dans la *Revue des Deux Mondes*.

A Berlin, Bismarck est informé par Abeken de la démarche de Benedetti. Aussitôt, il télégraphie que, si le roi reçoit une fois encore l'ambassadeur de France, il donnera sa démission. Pas de réponse. Alors, il télégraphie de nouveau que, si Sa Majesté reçoit Benedetti une autre fois, il considérera ce fait comme équivalant à l'acceptation de sa démission.

Le roi, d'ailleurs, était bien décidé à ne plus recevoir Benedetti; mais il communiquait avec lui par son aide de camp Radziwill.

A deux heures, celui-ci va trouver Benedetti; il l'informe que la lettre du prince Antoine est arrivée à une heure. Mais cette visite même de Radziwill impliquait, de la part du roi, un assez net refus d'audience. D'ailleurs, la lettre du prince Antoine faisait connaître au roi de Prusse qu'il s'était désisté; « par là, Sa Majesté considérerait la question comme terminée. » Benedetti demandait toujours l'approbation explicite du roi. Il avait reçu un nouveau télégramme de France qui l'obligeait à insister. Bref, il sollicitait une audience. A trois heures, le roi fit répondre par Radziwill qu'il avait donné son approbation au désistement du prince dans le même esprit et dans le même sens qu'il avait fait à l'égard de l'acceptation de la candidature; il autorisait Benedetti à transmettre cette déclaration, mais il refusait de s'engager pour l'avenir. Second refus d'audience. Benedetti insiste; il demande un entretien. « Ne tûc que pour s'entendre répéter par Sa Majesté ce qu'elle lui avait dit. »

Persuadé comme il l'était qu'il n'aurait aucune concession, Benedetti aurait dû comprendre qu'on ne dérange pas un roi pour l'entendre répéter ce qu'il a dit en termes péremptoirs et que toute insistance eût été un manque de tact et lui eût valu des rebuffades désagréables. Sans doute Gramont lui avait envoyé l'instruction d'insister, mais le ministre ne pouvait se rendre un compte exact de l'esprit du roi, et il n'eût certainement pas réitéré cet ordre s'il eût été sûr les lieux. Les conséquences de l'impertinence à peu sagesse de notre ambassadeur furent immédiates. Le roi, fatigué de ses obsessions, après des refus auxquels il avait donné la forme la plus absolue, fit appel à Bismarck.

A trois heures 40, Abeken fit expédier à Bismarck un télégramme chiffré, que voici et dont il importe que le texte soit examiné de près:

Ems, 13 juillet, 3 h. 40. — Sa Majesté m'écrit: « Le comte Benedetti m'a écrit à la promenade pour me demander finalement, d'une manière très pressante, de l'autoriser à télégraphier aussitôt que je m'engageais à ne plus donner mon consentement dans l'avenir, si les Hohenzollern posaient de nouveau leur candidature. J'ai refusé d'une façon assez sérieuse à la fin, parce qu'on ne doit pas et qu'on ne peut pas prendre de tels engagements à tout jamais. Je lui dis, naturellement, que je n'avais encore rien reçu et, puisqu'il était informé avant moi de Paris et

(1) Le mot est passé dans l'original.

de Madrid, il voyait bien par là que mon gouvernement était de nouveau hors de cause. »

Sa Majesté (continue Abeken) a reçu de plus une lettre du prince Charles-Antoine de Hohenzollern, dans laquelle le comte Benedetti qu'elle attendait des nouvelles du prince, le roi a décidé, sur la proposition du comte Eulenburg et sur la mienne, de ne plus recevoir le comte Benedetti, en raison de la prétention exprimée plus haut, et de lui faire dire par son adjutant que Sa Majesté avait reçu maintenant du prince la confirmation de la nouvelle que le comte avait déjà reçue de Paris, et que Sa Majesté n'avait rien de plus à dire à l'ambassadeur. Sa Majesté s'en remet à Votre Excellence du soin de décider si la nouvelle prétention du comte Benedetti et le refus qui lui a été opposé, doivent être communiqués de suite à nos ministres, à l'étranger et à la presse.

A cinq heures et demie, le roi envoya une troisième fois Radziwill à Benedetti: le roi n'en saurait reprendre avec lui la discussion relative aux assurances que devraient être données pour l'avenir; il consentait à donner son approbation entière et sans réserve au désistement du prince; il ne pouvait faire davantage. M. Emile Olivier considère que Benedetti aurait bien pu nous épargner le « désagrément » du troisième refus d'audience.

Mais revenons au télégramme que Bismarck a reçu d'Ems. C'est là-dessus qu'il va travailler et opérer son industrieuse falsification.

Seulement, M. Emile Olivier fait observer que le télégramme expédié par Abeken et par lui signé constituait une première falsification. Il avait été rédigé par Abeken avec l'aide d'Eulenburg et de Camphausen, qui étaient, à Ems, les « instruments » de Bismarck. La comparaison de ce texte avec les rapports de Radziwill démontre l'altération subtile de la vérité. M. Emile Olivier est, sur ce point, d'accord avec le critique allemand Rathlef. La dépêche d'Abeken cache « ce qu'il y avait de bienveillant dans l'attitude du roi »; elle ne dit rien des démarches successives de Radziwill; elle donne à entendre que le roi avait rejeté en bloc toutes les demandes de la France, tandis qu'il en avait admis deux sur trois qui lui étaient adressées; il n'a ni rejeté, que la demande des garanties, « sans même exclure la possibilité d'une négociation ultérieure à Berlin ». Et puis, la dépêche d'Abeken disait que Benedetti avait « arrêté » le roi: c'était le roi qui était allé à l'ambassadeur.

Quant à la faculté laissée à Bismarck de décider si ces négociations diplomatiques seront divulguées, c'est, dit M. Olivier, « un acte d'improbité diplomatique ».

Il est, en effet, d'une règle incontestée, consacrée par une tradition constante, qu'aussi longtemps que dure une négociation, le secret de ses péripéties doit être scrupuleusement gardé. Nous nous étions conformés à cette règle tutélaire: nous n'avons parlé publiquement à la tribune, le 6 juillet, que parce qu'on nous avait refusé la négociation à Berlin et à Madrid; depuis que le roi nous l'avait accordée à Ems, nous refusons de répondre aux interrogations répétées qui nous étaient adressées dans les Chambres.

Voilà l'histoire et voilà le caractère de la dépêche d'Abeken. Voyons maintenant Bismarck la recevoir. Il avait passé la journée du 13 en grande colère contre les événements, qui n'allaient point à son gré. Le soir, il avait invité Roon et Moltke à dîner. Roon et Moltke le trouvaient morne et accablé; il songeait à se retirer, le roi n'agissait pas comme lui le voulait... Roon et Moltke combattirent ce projet; il leur répondit:

— Votre position n'est pas semblable à la mienne. Ministres spéciaux, vous n'avez pas la responsabilité de ce qui se passe; mais moi, ministre des affaires étrangères, je ne puis assumer la responsabilité d'une paix sans honneur. L'autorité que la Prusse nous a confiée en 1871, nous ne pouvons la laisser tomber de son front, si l'on peut répandre dans le peuple l'idée qu'elle a été perdue.

Les trois terribles hommes se mirent à table. Et, à six heures et demie, arriva la dépêche d'Abeken. Bismarck la lut. Elle le satisfait; tout de même, à elle toute seule, elle n'obligeait pas absolument la France à déclarer la guerre. Les deux généraux la lurent aussi.

Bismarck, se tournant vers Moltke, lui demanda:

— Avons-nous intérêt à retarder le conflit? Moltke répondit:

— Nous avons tout avantage à le précipiter. Quand même, tout d'abord, nous ne serions pas assez forts pour protéger la rive gauche du Rhin, notre rapidité à entrer en campagne serait bien vite supérieure à celle de la France.

Alors, Bismarck se leva, alla se mettre à une petite table et « arrangea » ainsi la dépêche d'Abeken:

Quant la nouvelle de la renonciation du prince héritier de Hohenzollern fut communiquée par le gouvernement espagnol au gouvernement français, l'ambassadeur français demanda à Sa Majesté le Roi, à Ems, de l'autoriser à télégraphier à Paris que Sa Majesté s'engagerait pour le temps à venir à ne plus jamais donner son consentement, si les Hohenzollern revenaient à leur candidature. Là-dessus, Sa Majesté refusa de recevoir le nouveau l'ambassadeur français et envoya l'aide de camp de service lui dire que Sa Majesté n'avait plus rien à lui communiquer.

Telle est, remarque M. Emile Olivier, cette « falsification » d'un texte déjà falsifié. Bismarck a supprimé tous les détails, tous les signes d'une négociation cordiale. Il ne laisse subsister qu'une demande et un refus brutal...

La dépêche embrouillée d'Abeken, dit M. Emile Olivier, devient, ainsi, stridente, coupante, arrogante et, selon l'expression heureuse de Nigra, d'un rude laconisme. L'obus envoyé d'Ems n'avait qu'une mèche destinée à éclater sans effet, en fusée; Bismarck l'arme d'une mèche excellente qui le fera retentir en tonnerre dès qu'il aura touché le sol.

La dépêche d'Abeken autorisait Bismarck à rendre publique la dernière réclamation de Benedetti et à divulguer aussi le refus du roi: elle ne l'autorisait pas à révéler le refus d'audience. Bismarck ne s'embarrassa pas d'y regarder de si près, et il mit en vedette, dans le texte qu'il fabriqua, ce qu'un juste scrupule devait l'engager à considérer comme une information à lui communiquée personnellement.

Bismarck dit à Roon et à Moltke:

— Le succès dépend avant tout des impressions que l'origine de la guerre provoquera chez nous et chez les autres. Il est essentiel que nous soyons les attaqués; la présomption et la susceptibilité gauloises nous donneront ce rôle si nous annonçons publiquement à l'Europe, autant que possible sans l'intermédiaire du Reichstag, que nous acceptons sans crainte les insultes publiques de la France.

Bismarck ajouta:

— Si maintenant, usant de la permission que me donne Sa Majesté, j'envoie aussitôt

(ce texte) aux journaux et si, en outre, je le télégraphie à toutes nos ambassades, il sera connu à Paris avant minuit: non seulement par ce qu'il dit, mais aussi par la façon dont il aura été répandu, il produira là-bas, sur le terrain gaulois, l'effet du drapeau rouge. Il faut nous battre, si nous ne voulons pas avoir l'air d'être battus, sans qu'il y ait seulement de combat.

Là-dessus, Roon et Moltke, qui avaient interrompu leur dîner à l'arrivée de la dépêche d'Abeken, se remettent à boire et à manger. Roon, égayé, déclare:

— Le dieu des anciens jours vit encore et ne nous laissera pas succomber honteusement!...

Moltke s'écrie:

— Tout à l'heure, j'avais cru entendre battre la chamade, maintenant c'est une fanfare!...

Cette petite phrase suffirait à indiquer la différence de la dépêche d'Abeken et du texte manigancé par Bismarck...

Moltke ajoute:

— S'il m'est donné de vivre assez pour conduire nos armées dans une pareille guerre, que le diable emporte cette vieille carcasse!...

Tous les historiens allemands signalent — et fût-ce pour l'admirer — la fraude de Bismarck. Sybel avoue que « la publication doublait le poids du refus, sa concision le décuplait ». Rathlef dit que, présentée comme un rapport relatif à ce qui s'était passé à Ems, la dépêche était « susceptible d'en donner une fausse interprétation »; elle donnait à soupçonner que l'ambassadeur ait, de la part du roi, subi ce qu'en fait il n'avait pas subi, au lieu d'une réponse « courtoise et ferme », un « congé grossier ». Rathlef reconnaît que la publication de la fausse dépêche d'Ems fut « un défi à la France », une « offense réelle à ce pays ». Il assure que Bismarck aurait certainement considéré comme insupportable un tel procédé à l'égard de son pays. Karl Bleibtreu juge la dépêche d'Ems comme « une offense publique préméditée, un outrage public ». Trich Marky dénonce le texte de Bismarck comme « changeant complètement la couleur des événements d'Ems »; cette dépêche était, dit-il, « un soufflet appliqué sur le visage de la France et dont les conséquences devaient l'obliger à faire la guerre ».

En somme, l'imprudance de Gramont, la maladresse de Benedetti, la mauvaise foi de Bismarck, — il n'en fallait pas tant. La mauvaise foi de Bismarck aurait suffi, sans qu'on lui donnât des prétextes, dont il n'usa que trop.

André Beaunier.

NOUVELLES CONVERSATIONS DE Goethe avec Eckermann

La Société d'éditions littéraires et artistiques vient de rééditer les *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann*, qui obtinrent jadis, à la « Revue Blanche », un vif succès. En 1901, l'ouvrage avait paru sans nom d'auteur; il porte aujourd'hui la signature de M. Léon Blum.

Voici des pages brillantes où notre très distingué confrère soumet à l'examen de la sagesse goethéenne quelques-uns de nos diversissements.

4^e août 1897.

Goethe a remarqué dans une biographie de Mozart une brève anecdote qu'il nous conte. Le petit Wolfgang avait alors dix ans. Mais il était déjà fort célèbre et beaucoup de curieux venaient entendre ses concerts. Il ne commençait à jouer qu'après avoir demandé à la ronde: « M'aimez-vous? Un beau jour, on l'invita à jouer devant la cour. Il posa la même question aux archiduchesses.

— Nous avons tous passé, dit Goethe, par cet état de sensibilité, et pour quelques âmes plus tendres, il est durable. Quand j'étais adolescent, l'envie m'est venue bien souvent de demander aussi: « M'aimez-vous? » à tous ceux dont je sentais la vie pénétrer quelque peu la sienne. Et la même phrase charmante et naïve, je l'aurais adressée, aussi volontiers, à ceux en qui je devais voir des indifférents, dont je sentais les relations avec moi fortuites et passagères. Je désirais alors la sympathie des hommes mêmes dont je n'eusse pas recherché l'estime. Cette coquetterie sentimentale est ordinaire aux très jeunes gens.

Goethe nous rappelle alors quelques historiettes de Francfort. Il était très gai et d'humeur rieuse. — En ce temps-là, dit-il, j'étais si friand de sympathie et d'affection que j'éprouvais, quand du moins la souffrance physique ne m'en était pas trop lourde à supporter, une grande volupté à être malade. Je trouvais charmant de voir sans cesse autour de mon lit tant de gens qui faisaient mine de m'aimer, qui m'avaient jamais assez de mots consolants, de sourires, de prévenances câlines. Je respirais autour de moi comme une atmosphère plus chaude, faite de baisers, de sourires amis, de soins délicats, du sentiment de toutes les affections resserrées. Mais j'avais aussi mes mauvais jours. Ce besoin, cet amour d'être aimé, qui étaient la source de réelles voluptés, m'apportaient aussi des douleurs aiguës... Quand il arrive, un hiver, de ne pas quitter d'une semaine la chambre chaude, ce n'est pas seulement aux premières sorties que le froid saisisse; dès qu'on s'écarte un instant de la cheminée, on sent comme des frissons frileux.

De pareils souvenirs ne sont pour moi que des vestiges de mon enfance. Mais Schiller, par exemple, est resté tel toute sa vie. Le plus léger relâchement d'amitié chez ceux qui l'aimaient, l'indifférence même des inconnus l'affligeaient cruellement. Et, naturellement, les esprits inquiets et imaginatifs comme le sien étaient en cela à la réalité. Ils s'entendent fort bien à travestir le moindre mot, à pervertir le moindre geste pour s'en faire un élément de rêve et de souffrance. Ce penchant finit par envelopper la vie d'une sorte d'amertume continue.

Puis Goethe s'est reporté de nouveau vers les aventures de sa jeunesse. « De toutes mes amies, nous dit-il, Lili est celle qui m'a fait le plus souffrir. Je me rappelle de tristes retours de promenade, en quittant sa maison, l'été, à travers cette buée chaude qui se levait sur les rues vers le soir. Je prolongeais mes tristes rêveries en marchant, la tête baissée et les yeux fermés à la nuit qui descendait. Je me disais: le seul salut au monde. Assurément il n'était pas sage de m'abîmer dans ce désespoir poétique pour une phrase inattentive ou un adieu indifférent. Une femme a le droit d'avoir aussi ses heures de trouble et d'inquiétude; même quand

son ami est assis près d'elle, elle peut se montrer parfois de mauvaise humeur. Mais on ne doit pas rougir de ces sentiments puérils quand on en a tiré du moins de beaux poèmes. »

4 août 1897.

Diné chez Goethe avec son fils et sa belle-fille. J'ai demandé à Goethe la permission de quitter Weimar pour quelques jours.

— Et où irez-vous? me demanda-t-il.

— A Baden-Baden.

— Vous avez des affaires, des amis?

Après quelque hésitation, j'avouai que je me sentais une grande envie de suivre les courses de chevaux qui doivent s'y donner. Le jeune Goethe et sa femme se regardèrent avec stupefaction et finirent par éclater de rire tous les deux.

— Voyons, dit Goethe en les faisant taire de la main, vous devriez, en tout cas, savoir gré à Eckermann de sa franchise. Car il pouvait bien prévoir que nous serions tous surpris d'une telle déclaration de sa part. Mais quant à moi, son goût ne me choque en aucune manière. Je ne puis oublier que, pour toutes les sociétés artistiques, l'idée du sport s'est confondue avec l'idée même de la beauté. Imaginez la plèbe de Byzance; il n'y avait plus rien d'élevé en elle que l'admiration pour la nudité des beaux corps, pour l'agilité des lutteurs, pour l'adresse du meilleur cocher.

— Pensez-vous, demanda Ottilie, qu'il en soit ainsi des boutiquiers ou des domestiques que l'on voit, en tapissiers, gagner la pelouse de Longchamp? Croyez-vous vraiment que le pari mutuel ait donné de la noblesse au petit peuple de Paris?

— La question est bien simple pour moi, ajouta le jeune Goethe. Le goût du sport est né en France et en Angleterre dans une époque de mercantilisme. On n'a pas songé à lui donner de la noblesse, mais à lui faire donner du revenu. Quant au peuple, il aime le jeu. Il a fréquenté les courses dès qu'on eut fermé les maisons de roulette du Strand et du Palais-Royal. Le turf est devenu pour lui un tapis vert, avec des cartes biseautées. Mais en Italie, par exemple, où les souvenirs antiques que vous invoquez devraient avoir laissé plus de traces, le peuple ne va pas aux courses parce qu'il a la loterie. Je ne discerne en tout cela que médiocrité.

— Cependant, dit Goethe, le sport est une passion, une passion qui a son histoire, ses crimes, probablement ses héros inconnus. Il est impossible qu'une passion ne se rattache pas à l'un des instincts profonds de la vie...

— Précisément, interrompit le jeune Goethe, à l'instinct du jeu.

— Mais, dit Ottilie, qui pourrait mieux nous éclairer là-dessus qu'Eckermann? Il est sportsman, philosophe et juriste. Il va nous rendre un compte exact des sentiments honorables qui peuvent entrer dans l'amour du sport.

Le ton moqueur d'Ottilie m'avait embarrassé tout d'abord, mais enfin il me piqua au jeu.

— Connaissez-vous, lui demandai-je, les chapitres que consacre à la musique le philosophe Arthur Schopenhauer?

— Non.

— Eh bien! dis-je, vous avez tort. Vous devriez les connaître.

— Il est possible, mais je ne saisis pas le rapport...

— Vous allez précisément le saisir.

— Très bien, très bien, dit Goethe en riant et en battant des mains. Voilà comment il faut se défendre contre les femmes.

— Le philosophe, dis-je, voit dans la musique le plus complet, le plus parfait de tous les arts, parce qu'elle exprime le plus parfaitement les aspects divers et le sens unique de la vie. Je tenterais volontiers pour le sport, et plus spécialement pour le sport hippique, une démonstration analogue. N'y trouvons-nous point les plus soudaines élévations et les plus tragiques décadences? Ces générations de chevaux qui se remplacent, se recouvrent pour ainsi dire, font sentir l'indéfini de la vie, prolongent vers les plus lointains horizons nos perspectives, expriment avec la plus belle clarté comment l'univers se renouvelle et se transforme en demeurant toujours semblable à soi. Quel merveilleux symbole métaphysique! Introduisez l'idée d'un perfectionnement, d'une adaptation plus exacte où toute cette activité tendrait, vous aurez l'illustration la plus juste dont la philosophie de Darwin et de Haeckel puisse s'enrichir. Je puis isoler une génération: c'est un chapitre de l'histoire. La vie d'un crack est souvent une belle biographie. Et comme tous ces événements se déroulent dans de telles conditions que les probabilités semblent claires, les hasards plus rares en sont plus tragiques. La régularité habituelle de la lutte prête une beauté plus émouvante aux grandes infortunes, aux pitoyables chutes, aux triomphes imprévus.

J'ajoutai que, dans la vie, la lutte se disperse et s'éparpille entre des millions d'êtres dont la plupart sont médiocres et grossiers. Aux courses, nous nous trouvons, dès l'abord, en présence d'une sélection. C'est la lutte pour la vie idéalisée. De plus, elle n'est pas gâtée par l'idée de la souffrance que notre succès peut infliger à des rivaux, par la crainte des risques personnels où l'émulation nous entraîne. Toute pitié, tout scrupule disparaissent. Nous ne courons que le risque de nos préférences. Considérez aussi qu'entre les moments successifs de la lutte ne s'insèrent pas l'ennui et la banalité d'événements intermédiaires. Il ne faut pas subir, pour arriver à quelques instants d'excitation, ces lourds tampons de médiocrité, des années de vie plate et usée. Il n'y a plus que la lutte; nous ne voyons plus que la lutte. Et nous la voyons devant nous, directement, sans obstacles, sans arrêts. Le but nous est toujours désigné, nous pouvons tous en prendre conscience; il est concret et matériel. La supériorité s'affirme toujours nettement, par des mouvements visibles et indiscutables. N'est-ce pas le graphique le plus saisissant qui soit de la valeur relative des hommes, de cette lutte qu'est l'existence? Ce n'est même plus la lutte pour la vie. C'est proprement la vie pour la lutte, *life for struggle*.

J'avais débité ce petit discours avec un ardeur tout à fait sérieuse, mais il était manifeste qu'Ottilie ne savait sur quel ton le prendre. Elle gardait une moue rêveuse et embarrassée dont Goethe s'amusait beaucoup.

— Enfin, dit-il, je crois qu'il serait un peu naïf de lui répondre. Mais vous étonnerez-vous, Ottilie, qu'un spectacle ainsi conçu puisse exalter des âmes froides

de philosophes? Savez-vous, j'ai maintenant presque envie de vous emmener à Baden-Baden avec Eckermann.

Léon Blum.

La Chorégraphie Française EN DANEMARK

La danse est à la mode

ter des ballets en cinq actes remplissant une soirée entière.

Auguste Bournonville forma un corps de ballet instruit selon les règles de la danse poétique et noble. Il voyagait beaucoup afin de se tenir au courant des modifications apportées à la chorégraphie. Il eut la satisfaction de voir, en 1839, sa meilleure élève, une Danoise nommée Lucile Grahn, danser à l'Opéra de Paris et mériter d'être placée à côté de la Tagliani.

Deux autres chorégraphes français ont eu, au siècle dernier, des engagements au théâtre royal de Copenhague : J.-F. Larcher, fils d'un ouvrier français établi en Danemark, et Carey, qui, né en Suède de parents français, apprit la danse à Paris. Carey était surtout un remarquable virtuose de la danse. Il exécutait de véritables tours de force dans les pirouettes et les entrechats. Comme maître de ballet, il donna des œuvres françaises : *La Nymphe et le Faune*, et *Giselle*, tirée d'un opéra de Théophile Gautier, musique d'Adam.

Auguste Bournonville et ses ballets danois conservaient les préférences du public. Jusqu'à sa mort, la danse occupa une place prépondérante au théâtre royal de Copenhague. Actuellement, ses ouvrages figurent encore au répertoire de ce théâtre ; mais, sur la scène où il s'illustra, les traditions de son art se perdent. La seule nouveauté chorégraphique représentée en ces dernières années avec succès est une œuvre française : *Copélia*.

Martine Rémusat.

L'originale étude de M. Jacques Arnayon sur la *Mise en scène rationnelle de Turfueu*, dont nos lecteurs ont vu sous les yeux des extraits inédits, paraît en volume à la librairie Ollendorff.

LE LIVRE DU JOUR

Le duc de Morny et la Société russe sous le second Empire

M. Frédéric Loliée termine, aujourd'hui, la série de ses études d'histoire anecdotique sur le second Empire, par un dernier tableau : *Frère d'Empereur : Le duc de Morny et la Société du Second Empire* d'après des papiers de famille et les archives secrètes du ministère de l'intérieur (Emile Paul, éditeur). Il y retrace, en détail, la physionomie de cet homme d'Etat intrépide au plaisir du monde comme à l'action et au travail, et qui sut tirer d'une existence remplie tout ce qu'elle pouvait contenir de satisfactions réalisables. Nous détachons, à l'avance, du livre nouveau de Frédéric Loliée, cette page dépeignant l'aristocratie russe d'alors en déplacement parisien.

En sa double qualité de personnage officiel et d'homme du monde, Morny se devait à bien des maisons parisiennes, à commencer par le Château, comme on appelait les Tuileries.

Il fut l'un des invités de marque du bal fameux de la duchesse d'Albe, comme il l'avait été du grand soir des Walewski, au ministère des affaires étrangères. Le dernier survivant des jeunes et brillants cavaliers, qui menèrent alors, chez Mme Walewska, l'adorable quadrille des picrots et picrottes, nous en retraçait encore, en 1909, l'image restée fraîche et pimpante en sa mémoire. Lui-même, le baron Charles de Behr, y conduisait la princesse Lobanof, née Paskewitch, à laquelle on le savait attaché par des liens de roses, c'est-à-dire par l'attrait d'une affection sérieuse et tendre. Puis, Alfred de Grote, un joli garçon qu'on disait avoir été du dernier bien avec la grande-duchesse Marie, et qui avait engagé la matresse de maison ; le comte Hoyos, ambassadeur d'Autri-

che-Hongrie, avec Mlle de Rivas de Saavedra ; et le prince Georges de Croÿ avec Mme de Grétry complétaient l'aimable groupe. Costumés de satin blanc avec des pompons rouges, tout poudrés et portant le petit chapeau pointu blanc avec des rubans rouges flottants, ayant même aux pieds des bottines blanches, les cavaliers formaient le vis-à-vis impeccable des danseuses, celles-ci toutes légères en leurs jupes de gaze ornées de réseaux d'or. Le corps de jupe était en soie de couleur rouge et blanche, avec des nœuds de ruban or. L'entrain était des plus vifs de part et d'autre. On avait exécuté la danse au *tempo di galop*. L'empereur et la reine de Hollande avaient été si ravis du spectacle qu'ils demandèrent qu'on recommençât le quadrille. Mais, cette fois, la sensible princesse Lobanof, que pressait trop la cadence, s'était évanouie, de sorte que le baron de Behr dut la soutenir sur son bras, pendant une partie de la soirée.

Morny n'allait guère qu'à titre officiel chez le prince Napoléon avec lequel ses rapports, déjà des plus froids vers 1832, furent longtemps à se réchauffer, quoiqu'il sût lui reconnaître des qualités d'intelligence rares et qu'il dut, en 1839, la veille de la guerre d'Italie, le recommander à l'empereur pour la régence. Ses visites se faisaient moins rares chez la princesse Mathilde, assurément qu'il était d'y retrouver des amis personnels. On le voyait, chaque fois, aux redoutes de la princesse de Metternich. Et des sympathies particulières le rapprochaient d'abord chez le duc et la duchesse de Bassano.

Lui-même, comme il convenait à sa situation, à son rang, faisait souvent diner et danser.

On fut plusieurs années à se souvenir des magnificences déployées, le 20 mars 1855, à l'occasion d'une fête de nuit offerte par le président du Corps législatif — et payée par la nation, Morny ayant enlevé le vote du bal.

Dans la bagarre de certaines réceptions où frayaient, avec les habitués de la vie mondaine, des fonctionnaires, des députés et leurs femmes, se produisaient forcément des surprises. Un soir, Morny se tenait à la porte du premier salon, prêt à recevoir. Il était en frac, culottes courtes et bas de soie. Une nouvelle arrivée de son département, la femme d'un ingénieur, prenant le puissant personnage pour un huissier chargé d'annoncer les invités se nomme à lui et montre bien par son attitude qu'elle attend qu'il répète : *Madame une Telle*. « Le duc de Morny », répond-il, et il s'efface pour laisser passer la provinciale, rouge et confuse.

Quelques fausses notes, des corrections accidentelles, des bigarrures inévitables n'empêchaient point les réceptions du comte, plus tard duc de Morny, d'être des moins foules et des plus élégamment composées de Paris. Il recevait à merveille ; sa maison était admirable de tenue ; et nul mieux que lui, à dit l'un de ses convives, ne savait assortir les invités, de façon qu'ils fussent heureux de se trouver ensemble, lorsque sa situation ne lui imposait point des exigences contraires à son bon vouloir.

Hors de chez lui, il affectionnait spécialement les salons diplomatiques et cette haute société russe, si remuante sous le Second Empire, avant et après

son mariage avec une descendante des Troubetzkoi.

La colonie slave, accrue par des alliances et des unions récentes, se donnait, en effet, beaucoup de champ dans le Paris d'alors. Tout un essaim de jolies polonaises très en vue, très recherchées et dont quelques-unes devinrent françaises par leur mariage en s'appelant marquise de Noailles, princesse de Beauvau, comtesse Marie de Bonneval y contribuaient de toute leur animation. Comment ne pas nommer, entre celles-là, l'exquise Muse blonde Mme de Kaleris, née comtesse de Nesselrode et devenue en seconde nocces Mme de Muchanow. Polonaise par sa mère, musicienne accomplie, admirée de Liszt, de Wagner, de Rubinstein, adorée du général de Cavaignac, intelligente, vive et bonne, elle était l'attraction même. On en disait autant des gracieuses comtesses Brantz, Polocka et de bien d'autres.

Toutes elles avaient apporté de leur patrie ce charme attirant, cet esprit fin, ce mélange de dignité et de grâce voluptueuse, qui sont d'instinct chez les polonaises, et le mouvement qu'elles excellent à répandre dans la société. Moins vives et moins enveloppantes, plus diverses en leurs qualités de nature et de conversation, les beautés russes rivalisaient avec elles de succès dans l'art de plaire, par les différents moyens qu'elles tenaient de leur caractère ou de leur éducation.

Leur centre de réunion habituel, de 1836 à 1859, était le salon de l'ambassadeur Kisselef, un grand seigneur d'aspect plutôt imposant, courtois autant que distingué, aimable et spirituel autant que digne. Comme l'y engageaient ses attributions officielles, il travaillait à maintenir entre son gouvernement et celui de la France les liens d'une harmonie durable.

En son lieu et place, à l'ambassade russe, faisaient les honneurs la princesse Radziwill, née princesse Ouroussow et sœur de la ravissante femme du chancelier Gortschakow. Elle aussi avait des liens matrimoniaux et vivait séparée, sans enfants, de son mari. Très élégante et de grand air, on la disait capricieuse et hautaine. Elle se souvenait, à Paris, du bien que lui avait fait, à Saint-Petersbourg, l'empereur Nicolas I^{er}, quand ses vœux s'étaient tournés vers elle. Cette princesse Radziwill, qui protégea Morny et goûta sa conversation, lui avait donné, quand il partit pour Saint-Petersbourg, des lettres de présentation, dont tira de précieux avantages.

Aux réceptions de leur ambassadeur, les attachés avaient de quoi charmer leur attention ; les regards féminins leur faisaient fête de partout. C'étaient : le brillant Albedinsky, depuis gouverneur général des provinces Baltiques et qui contracta mariage avec une princesse, Dolgorouki, « la grande amie adorée » d'Alexandre II, et le délicieux Alfred de Grote, qui fit tourner bien des têtes à Paris, avant de retourner sur les bords de la Néva, au Palais d'Hiver, où il devint grand-maitre de la Cour. En ces parages diplomatico-mondains, se montraient d'habitude un comte Tolstol, de petite taille, pas très bon, spirituel et laid, en somme peu goûté ; le jeune prince Repnine ; Jean Paschkiéwitsch, qui épousa, mais ne garda pas, l'exquise Mlle Souchanow, remariée (après divorce) à lord Hamilton ; et plusieurs autres cavaliers d'élite, comme le « beau ténébreux » Pierre Troubetzkoi. C'est à

ce dernier que la princesse Lise Beloselsky, l'amie de Thiers, de Rouher, de La Guéronnière, de lord Palmerston, de Gortschakow, de maintes célébrités politiques de Paris, de Londres et de Saint-Petersbourg, octroya sa main et sa précieuse personne. Petite, blonde, plutôt autrement que belle, cependant bien faite, élégante et se donnant des airs de marquise Louis XV, très bien douée, fort instruite, ayant beaucoup d'esprit, le sachant et tenant à ce qu'on n'en doutât point, parfois mordante, en ses réparties, galante, fine, maniérée, en deux mots piquante et singulière, elle s'était créée une physionomie, un rôle, que l'aidait à soutenir un insatiable amour-propre. C'est cette princesse Lise Troubetzkoi, qu'on supposait informée toujours du dernier secret.

La louange de ses mérites ne quittait point les lèvres de ceux qui parlaient d'elle. S'étant convertie au catholicisme, le séjour en Russie lui avait été rendu difficile ; elle habitait, avec son mari et ses enfants, Paris, l'hiver, et, en été, le château de Sayn, près de Coblenz. Ce fut au bel âge de sa vie, une céleste apparition, aux cheveux cendrés, aux yeux bleus. Elle adorait la France, malgré qu'elle dût se faire plus tard l'amie de Guillaume I^{er} et de l'impératrice Augusta d'Allemagne.

A la pléiade russe eût manqué l'une de ses étoiles sans la présence de la princesse Obolinsky, dont la beauté s'épanouissait confiante en soi et n'exigeant que peu de la personne intellectuelle. L'empereur Guillaume fut à ses pieds. Son mari avait le renom d'un irréprochable cavalier, quoiqu'elle le tint dans un effacement relatif. Tels la princesse et le prince Menschikow, celle-là toujours en vedette, celui-ci adonné aux sports et qu'on ne voyait pas.

Dans ce rayonnement ne passaient point inaperçues des parentes de Mme de Morny, nées comme elle princesses Troubetzkoi et ayant hérité des dons brillants de cette branche de l'aristocratie russe : la comtesse Woronzow si connue par son esprit, ses talents, sa fortune illimitée ; la comtesse de Ribeaupierre, sa sœur, ravissante par les traits du caractère autant que par les traits du visage ; Mme d'Oustinow, une charmante, disait-on, et dont les grâces jetaient des feux, avant qu'elle se remariât avec un superbe espagnol, Blanco d'Encaja ; la comtesse Aproxina, moins éclatante, mais agréablement des dons de la fine et élégante causerie, et très experte en matière de science mondaine.

Ce fut dans la maison de la princesse Woronzow, à Saint-Petersbourg, que se fit le mariage de Morny, en 1857, lorsqu'il était ambassadeur extraordinaire de France à la cour de Russie.

Pendant que se déployait une fête magnifique au Palais d'Hiver, ses yeux avaient suivi l'attrait qui les appelait en s'arrêtant sur la personne d'une des demoiselles d'honneur de la tsarine, Sophie Troubetzkoi. Elle avait le plus beau teint du monde, des yeux noirs, une abondante chevelure blonde. De taille moyenne, l'élégance de ses mouvements était très séduisante. Il vola aux informations. Elle vivait à la cour, auprès de l'impératrice et dans des conditions à part qu'expliquaient les circonstances de son éducation. Née d'une race très orgueilleuse et qui se flatte d'être du sang des rois Jagellons, elle appartenait à cette famille des Troubetzkoi, chez la-

quelle il y eut toujours de l'étrange et de l'aventureux. Son grand-père avait épousé la princesse de Courlande, divorcée de Rohan, et en secondes nocces, la fille du général de Weise, qui avait hérité de la beauté de la mère : une simple enfant de Bohême, passée d'une humble et voyageuse existence dans un palais. Le second des fils de ce Troubetzkoi se nommait Serge ; des épisodes de roman incertainement sa vie, dont l'un — une histoire d'enlèvement — eut un retentissement énorme. L'audace trop flagrante appela les rigueurs du Tsar sur celui qui l'avait osé. Il envoya le hardi ravisseur en Sibérie et le déposséda de ses titres. Ce fut à la suite de cette dernière mesure que, spirituellement, l'exilé s'était fait faire des cartes de visite ainsi libellées : *Serge Troubetzkoi, né prince*. Marié à Catherine Moussin-Pouchkine, il fut le père de Sophia, la future duchesse de Morny. Union passagère et troublée. Des orages domestiques amenèrent bientôt la séparation des époux.

La princesse Catherine Troubetzkoi avait quitté Saint-Petersbourg, emmenant avec elle son enfant, pour se rendre à Paris, où Kisselef était ambassadeur. Elle possédait le don de plaire, qui ne va pas sans un grain de coquetterie et portait dans le mouvement de la société russe l'enjouement et la grâce attirante, qui l'y faisaient rechercher. Soudain, elle était tombée malade, et gravement. Se croyant aux portes du tombeau et se souvenant de la bonté sans limites de l'impératrice Alexandra, femme de Nicolas I^{er}, elle avait eu l'inspiration de s'en remettre à cette princesse de l'éducation de sa fille. Sophia n'avait que sept à huit ans ; on mit l'enfant à la malle-poste, avec une lettre pour la puissante et gracieuse souveraine. L'impératrice décida qu'elle serait envoyée dans une institution analogue à celle de Saint-Cyr, en France, fondée pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes filles nobles et pauvres, et l'y suivit avec une attention bienveillante jusqu'au moment où elle l'attacha à son service d'honneur.

Dans la famille, on s'occupait avec beaucoup de sollicitude de l'établissement de Sophia Troubetzkoi. Morny était apparu bien à propos ; n'ayant plus la jeunesse, mais ayant gardé l'élégance, il se montrait revêtu d'un grand prestige. L'offre de s'appeler comtesse de Morny et d'épouser le second personnage de l'Empire français était pour la séduire. Lui-même, avons-nous dit, cherchait dans la société étrangère une épouse de haute naissance. Elle n'avait pas de fortune, mais elle appartenait aux premiers rangs de l'aristocratie russe et lui facilitait l'entrée dans un monde susceptible d'intéresser son amour-propre.

D'autre part, les tantes de la jeune princesse, Mmes Woronzow et sa sœur, la délicieuse Sophie de Ribeaupierre, dont nous avons parlé déjà, s'entremettaient avec une grande ardeur à hâter la conclusion de cette alliance. L'une et l'autre, tout aimables et spirituelles, très allantes, un peu coquettes, avaient été ravies de l'occasion, et ne l'auraient pas laissée perdre, de confier à un mari la garde d'une trop jolie nièce qui leur était venue dans la maison, sans qu'elles l'attendissent, à la suite de la séparation des parents, et qui pouvait s'annoncer à leurs côtés, bientôt, comme une rivale.

Au printemps de 1857, le comte et la comtesse de Morny se mettaient en route pour la France. « Je les vis l'un et l'au-

tre, nous écrivait, un demi-siècle plus tard, le baron de Behr-Pophen, comme ils revenaient de Saint-Petersbourg et s'arrêtaient à Francfort-sur-le-Main. Ils étaient descendus à l'hôtel de Russie, elle ravissante en tenue de voyage du piqué blanc, sans autre parure, lui rayonnant de bonheur, très épris. »

Elle ne sortit dans le monde que vers le printemps, ayant été retenue en son intimité par l'espoir d'une première maternité. Un bal était donné chez sa gracieuse compatriote Mme Narischkine-Ouschakow ; elle y produisit l'effet d'une aimable apparition en sa robe bleu ciel clair avec des étoiles d'or semées dans le tissu, une rose en ses cheveux blonds serrés d'un ruban noir, et des perles splendides au cou. Son mari la conduisit aux Tuileries et aux fêtes du monde impérialiste. Elle y alla, à vrai dire, sans beaucoup d'empressement. Légitimiste et bourgeoise par tendance ou par dilettantisme, elle en était aux premières impressions. Elle n'avait pas eu le temps de se défaire de quelques préventions ; et, au demeurant, elle n'avait pas la foi napoléonienne. Ses relations avec la plupart des grandes dames de la Cour restaient superficielles ; elle recherchait avec une prédilection marquée la séduisante colonie russe.

Mais nous sommes loin d'avoir nommé toutes celles qui brillaient et charmaient en ces lieux.

C'étaient encore la fille très douée de la princesse Julie Gagarine, née de Martinov, et les deux filles du maréchal Paschkiéwitsch : la princesse Lobanow, fleurie de mille séductions, et la princesse Wolonsky, douée d'intelligence plus que d'attraits, au reste distinguée de manières comme sa sœur.

Une Mme Narischkine, née baronne Knorring, lettrée, instruite, ayant été fort jolies, avec des pieds et des mains d'enfant et qui donna la preuve, plus tard, qu'elle goûtait beaucoup les choses et les gens de théâtre ; car, après avoir mis du sien aux essais d'un homme d'Etat vaudévilliste, notre Morny, elle épousa l'un des maîtres de la scène française, Alexandre Dumas fils. Un autre agréable personnage portait aussi le nom de Narischkine, celle-ci née Ouschakow, et mariée à M. de Rentrern. Brune de cheveux, rose de visage, elle était souriante et gaie, comme sa sœur également fixée à Paris, Mme de Martinov, et qui transmettait ses qualités d'âme et de visage aux filles, qui naquirent d'elle : la marquise Paulucci et la princesse Galitzine.

Mais pouvons-nous reconnaître au visage tous ceux et toutes celles qui composaient alors l'aimable tribu moscovite s'agitant dans les rayons du soleil parisien ?

Dans cette société originale et brillante, désinvolte en ses façons, indépendante de goûts et d'opinions autant qu'il fut possible, instruite, enjouée, spirituelle, pleine de contrastes et de séductions, Morny cultivait des amitiés chères. Il ne se lassait point d'y rechercher les plus aimables impressions de l'esprit et du sentiment.

Frédéric Loliée.

Imprimeur-Gérant : QUINTARD.

Paris. — Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot.

SI MON AMOUR ÉTAIT LA ROSE...

Extrait des "Sept Chansons" sur des poèmes de R. Burns -- Traduite par Henri Potez

MUSIQUE DE ANDRÉ GEDALGE

And^{te} con moto. Dolce.

CHANT

Si mon amour é-tait la ro - se Qui croît sur le mur du châ -

PIANO

pp

Ped.

Poco cresc.

beau, Si j'é-tais gout-te de ro - sé - e Pour tom-ber sur son

Poco cresc.

sein, Heu - reux comme on ne fut ja - mais, Tou-te la nuit j'y res-te -

piùf

Dimin.

Cédez un peu. Dim. molto.

Tempo. Dolciss.

-rais, Dans la douceur de ses re - plis, Jus-qu'au le-ver du jour. Si mon amour était ce

Cresc.

ppp

long. Poco cresc.

beau li - las Que le printemps fleurit - de vi-o-let, Et si j'é-tais l'oiseau des

Poco cresc.

Après la voix.

piùf

bois Qui vient y re-po-ser son ai - le Quel-le dou-leur de le voir dé-chi.

mf en pressant et augmentant peu

ré Par le rude automne et l'hi-ver - Mais les dou-ces chan-

mf Cresc.

à peu jusqu'à la fin

Poco allarg.

-sons, et les bat-te-ments d'ai-les Lors-qu'il reflouri-rai-t au jeu-ne mois de mai!

Copyright 1909 by Enoch & Cie, éditeurs.